

SOCIETE DES AMIS DE

Marcel Proust

ET DES AMIS DE COMBRAY

INSTITUT MARCEL PROUST INTERNATIONAL

CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS 2019

Finalistes

Pré-sélection établie le 25 avril 2019 par

Jérôme Bastianelli

Anne Borrel

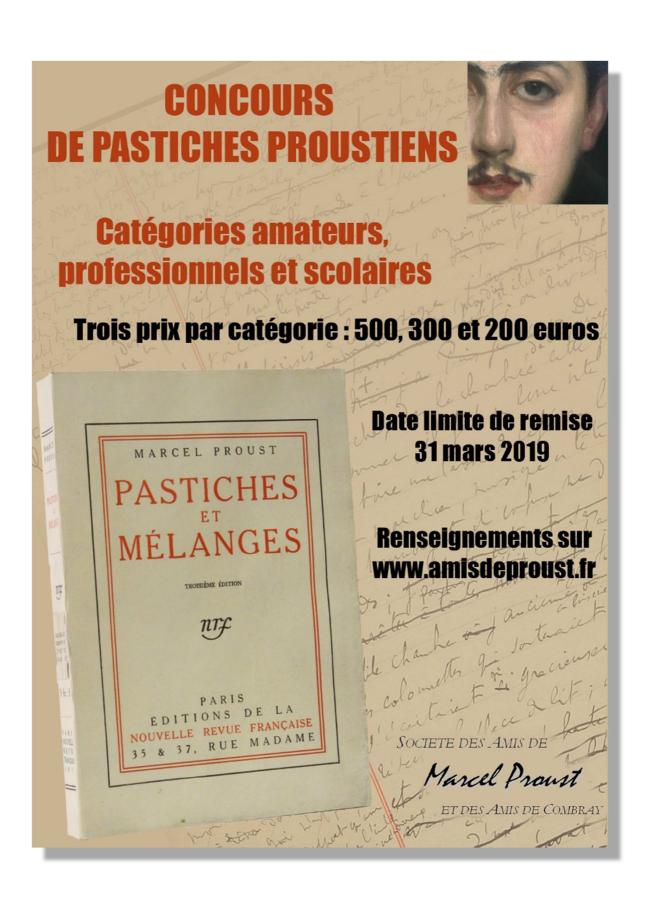
Elyane Dezon-Jones

Isabelle Le Masne de Chermont

(pastiches ayant obtenu au moins deux votes)

Table des matières

R	èglement du concours	4
V	embres du jury	8
N	otes	9
Ca	Catégorie amateur	
	pastiche n°4 – Dans le petit train d'intérêt local	. 11
	pastiche n°6 – À l'ombre, les jeunes flics en pleurs!	. 14
	pastiche n°15 – A l'ombre des buddleias en fleurs	17
	pastiche n°16 – « Nom de curé : le curé »	. 20
	pastiche n°20 – Une vieille amie	. 23
	pastiche n°22 – Voyage à Étretat	. 26
	pastiche n°28 – Un pastiche, s'il vous plaît	. 29
	pastiche n°62 – Déjeuner à Logron	. 32
Catégorie Professionnelle		. 35
	pastiche n°6 – Conversation avec Bergotte	. 36
	pastiche n°11 – La soirée-suhshi vue par Proust	. 40
	pastiche n°12 – À l'abri d'une carlingue suspendue	. 45
	pastiche n°14 – Un air de fugue	. 48
	pastiche n°15 – La nécessité d'une particule	. 51
	pastiche n°16 – Dernier dîner à Balbec	. 56
	pastiche n°18 – Les vacances du cœur	. 61
Catégorie Scolaire		. 65
	Pastiche n°1 - « Hou, hou, hou, hou. »	. 66
	Pastiche n°2 – La face cachée de la modernité	68



Ce concours bénéficie du soutien de M. Bruno Roger

Règlement du concours

Article 1 : Organisateur

A l'occasion du centenaire de la publication de *Pastiches et Mélanges* paru en juin 1919, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. Pour mémoire, Marcel Proust se prit souvent au jeu du pastiche littéraire1, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919, avec d'autres articles, dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges*. Le *Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du Journal des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, par exemple par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète*; *La France m'épuise*).

Article 2: Concurrents

Le concours est ouvert dans trois catégories : catégorie professionnelle, catégorie amateur et catégorie scolaire. Pour chaque concurrent, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un concurrent venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné. La catégorie professionnelle est ouverte à toutes les personnes ayant déjà publié une œuvre littéraire (y compris à compte d'auteur). La catégorie amateur est ouverte à toutes les personnes n'ayant jamais publié d'œuvre littéraire (y compris à compte d'auteur). La catégorie scolaire est ouverte à toutes les classes de l'enseignement secondaire, public ou privé. La participation se fait collectivement, au nom de la classe. Les membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir.

Article 3: Forme et nature

La forme choisie pour le concours est celle d'un texte comprenant, espaces comprises :

- entre 4500 et 10000 signes pour la catégorie professionnelle
- entre 2500 et 5000 signes pour la catégorie amateur
- entre 1500 et 3 000 signes pour la catégorie scolaire

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée;
- comporter un titre;
- être écrit en français, dactylographiéen police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc) ou Open Office (.odt);

- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes).

Pour les concurrents de la catégorie scolaire, il est par exemple suggéré d'illustrer l'une des thématiques suivantes :

- «Le Narrateur d'*A la recherche du temps perdu* reçoit un Smartphone et s'émerveille des possibilités technologiques qu'il offre (visualisation du correspondant, recherches sur Internet, localisation des amis, envois de SMS...)»;
- «Avec son amie Albertine, le Narrateur d'A la recherche du temps perdu visite une ville emblématique de votre département».

Article 4 : Modalités de participation

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription «Concours de pastiches proustiens 2019»
- le pastiche.
 - Les inscriptions s'effectuent sur le site www.amisdeproust.fr
 Du seul fait de leur participation, les concurrents garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées. Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté. La date limite d'envoi des pastiches est fixée au 31 mars 2019, à minuit, heure de Paris.

Article 5 : Processus de sélection

Un jury composé de membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust se réunira pour décerner trois prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de concurrents. Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte et respect de l'orthographe et de la grammaire.

Article 6: Prix

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

• 1erprix : 500 €

• 2eprix: 300 €

• 3eprix: 200 €

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site Internet de la Société

des Amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés le samedi 18 mai 2019.

Les prix ne pourront pas être réclamés sous une autre forme que celle prévue dans le présent

règlement. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de

nécessité.

Article 7 : Informations légales

Les informations nominatives recueillies dans le cadre du présent concours sont traitées

conformément à la loi du 6 janvier 1978 modifiée, relative à l'informatique, aux fichiers et aux

libertés. Les concurrents sont informés que les données à caractère personnel les concernant sont

enregistrées dans le cadre de ce concours et sont nécessaires à la prise en compte de leur

participation selon les modalités du présent règlement. Conformément à la loi Informatique et

libertés, les concurrents disposent d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition à l'ensemble

des données les concernant.

Article 8 : Autorisations et responsabilités

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à

l'œuvre envoyée. Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute

raison indépendante de leur volonté. Les concurrents autorisent la Société des Amis de Marcel

Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et

représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais

pas limitativement:

- sur le site Internet www.amisdeproust.fr;

- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours

ultérieurs);

- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des Amis de

Marcel Proust

6

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles. Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

Article 9: Respect du règlement

La participation à ce concours implique le plein accord des concurrents à l'acceptation du présent règlement et aux décisions concernant tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

Membres du jury

Par ordre alphabétique

Jérôme Bastianelli

Anne Borrel

Elyane Dezon-Jones

Isabelle Le Masne de Chermont

Jean Milly

Notes

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (soit en-deça de la limite inférieure, soit au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras.**

Les prix seront annoncés le samedi 18 mai à 15h, à l'occasion du salon du livre proustien qui se tient à Chartres (collégiale Saint-André)

Catégorie amateur

Dans le petit train d'intérêt local

2018_10_25_16_16_59_pastichedeproust.docx

En montant dans le petit train d'intérêt local qui, partant d'Ambrebourg, emporte le voyageur vers les toits ensoleillés de Saint-Pierre-Eglise et son célèbre collège de jeunes filles, je pouvais redouter d'y retrouver comme d'autres fois quelques connaissances du faubourg Saint-Germain égarées dans ces parages par les rituels compulsifs de l'été, mais je ne pouvais nullement imaginer la rencontre qui m'y attendait. Sans doute, connaissant la gravure de Tenniel inscrite pour toujours dans le chapitre trois de *Through the Looking-glass*, qui suffirait à faire que toutes les éditions des aventures d'Alice où ne figurent pas les illustrations de Tenniel, si savamment calculées par Dodgson, tombent dans le contresens, j'eusse indubitablement dû me représenter, comme un Michel Butor, entre autres, surtout en son œuvre de critique littéraire, l'a définitivement établi pour nous tous, que notre vie sublunaire, non moins que celle dont traitaient les Docteurs

En ces temps merveilleux où la Théologie Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,

est non seulement placée sous le signe de certaines analogies, mais bel et bien enserrée dans les rapports cachés qu'elles contiennent et qu'il appartient uniquement à l'Art de nous révéler. Sans doute encore, dans un coin reculé mais bien gardé de ma mémoire, monde insondable puisque, selon l'enseignement écrit et oral de Platon, Mnémosyne se souvient même des arcanes mathématiques du monde intelligible, je garde une trace de ce lointain été où *Le Nouvel Observateur*, afin de réveiller de leur sommeil estival, dans le cerveau du vacancier, les circonvolutions vouées à la culture, avait mis au concours la question suivante : « Vous imaginerez que Marcel Proust et Sheila, dans un compartiment de chemin de fer, sont assis en tête à tête. Vous transcrirez leur conversation ». Des pages écrites à cette occasion m'accompagnaient à la manière des harmoniques d'une mélodie déjà ancienne mais que l'on ne se lasse pas de fredonner, non comme ce refrain idiot qu'on a trop entendu à la radio d'après Aragon, mais comme ces ritournelles qui ont été conceptualisées par Deleuze et Guattari. Je regardais de temps à autre du côté de Nantibec, tout en sachant bien que son abbaye était trop éloignée pour être aperçue depuis notre trajet.

Comme, à la gare de Couville, Albertine, ce jour-là, ne devait pas me rejoindre et que je la savais accompagnée par M. de Charlus, je pouvais être disponible pour tout don du destin. J'étais seul dans mon compartiment, tel une araignée recroquevillée rêvant vaguement dans un coin de sa toile à une fine mouche de passage. Le petit train de Saint-Pierre-Eglise est bien connu pour être si lent qu'il est possible d'y monter ou d'en descendre en marche. Cependant, c'est à l'arrêt en gare de Gouberville que la madone des sleepings égarée sur mon petit chemin de fer, ayant élu mon compartiment, se fit

ouvrir la portière par le chef de gare et se hissa d'un seul coup de rein pour me tenir compagnie. Je ne pourrais pas lui offrir une robe de Fortuny puisqu'elle en était déjà vêtue.

Ce ne sont pas seulement les noms de pays qui engendrent les pays, les noms de jeunes filles suscitent aussi les jeunes filles. Ainsi pensai-je immédiatement que cette jeune fille là pouvait certainement s'appeler Roberte Ebenezer de Saint-Stermaria. Aussitôt son corps aux formes appétissantes s'inscrivit dans l'espace où se déploient les paysages de l'Italie, et son âme dévorante s'augmenta de ce labyrinthe rectiligne qu'est le Temps.

J'en étais à chercher une saillie d'entrée en matière quand elle sortit de son bustier son portable pour y dégourdir son pouce. Or, dans le dernier numéro de *Libération*, que j'avais jeté sur la banquette et qui était à demi coincé sous ma cuisse, je venais justement de lire l'entretien « Petite Poucette » que lui avait accordé Michel Serres. Mais, sur la carte de Tendre, n'était-ce pas brûler plusieurs étapes et trop brusquer les choses que de brandir une complicité si célèbre ? Je maudissais les métamorphoses d'Hermès depuis Sévigné lorsque, penchée sur son écran lumineux, ma compagne de voyage me déclara :

- La météo hésite entre la pluie et le beau temps sur les îles Borromées.

Ayant dit, elle sortit de son aumônière à fine résille Le Vicaire de Wakefield.

Parmi les grandes analogies, je songeais à celle qui unit un compartiment de chemin de fer au fiacre de Rouen où monta Emma Bovary en une promenade mémorable, mais sur le champ, paralysé par l'intérêt pour les Borromées dont je venais d'être confident, je ne sus répartir que par une réminiscence dont les résonances littéraires ne compensaient pas le laconisme sibyllin, peu propice à l'enchaînement conversationnel :

- Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat.

Je ne me doutais pas alors des grandes conséquences que cette parole étourdie devait avoir et que le lecteur découvrira en temps voulu dans le troisième tome de cette histoire.

-

À l'ombre, les jeunes flics en pleurs!

2018_12_06_14_05_57_pastiche20181206.docx

« Inspecteur de police! Monsieur va devenir inspecteur de police! ». La première personne prévenue de ma nouvelle orientation professionnelle, après mes parents, fut Françoise et sa surprise m'étonna, car cette nouvelle carrière, certes plus réaliste et adaptée à mes capacités, n'en était pas moins d'un prestige nettement inférieur à mes précédentes vocations d'écrivain ou de diplomate. Mais, comme je l'appris par la suite, un événement de sa biographie familiale expliquait l'ébahissement manifesté par notre fidèle servante, car un de ses lointains cousins avait exercé cette profession et se croyait tenu, devant ses proches, de cultiver une discrétion affectée suggérant qu'il était initié à de sulfureux mystères que l'honneur de son état lui imposait de tenir cachés du profane; et Françoise, impressionnée qu'un être si proche d'elle fût détenteur de secrets d'État en avait conçu pour lui une vénération prudente qu'elle étendait maintenant jusqu'à moi, alors qu'un ambassadeur ou un écrivain, dont elle ne connaissait nul représentant sur terre, lui demeuraient aussi lointains et irréels que le Grand Turc et le mikado.

Cette disposition m'était venue par l'impatience de savoir et la souffrance d'ignorer que j'avais connues quand, éloigné d'Albertine, je me torturais à imaginer ce qu'elle pouvait faire, en quels lieux et surtout avec qui et que, ne disposant que d'indices ténus, contradictoires et peut-être faux, je bâtissais sur des têtes d'épingle des châteaux de cartes qu'un souffle contraire mettait à bas mais qu'un autre indice avait tôt fait de reconstruire ailleurs et sous une autre forme. Que n'eussé-je alors donné pour disposer d'informations fiables et recoupées, sur lesquelles élever des hypothèses vraisemblables qu'il n'y aurait plus qu'à vérifier!

Albertine et mon amour pour elle disparus, le goût de savoir, d'observer et de déduire m'était resté et je m'en étais ouvert à Charlus qui, par un de ces hasards de la vie qui ne nous semblent extraordinaires que parce que nous n'en connaissons que les manifestations visibles et non les linéaments souterrains, venait d'être recruté par le Président Félix Faure pour assurer sa sécurité, et notamment pour le renseigner sur ce qui se tramait dans le Faubourg bien connu du baron ; car il n'était point exclus qu'un Ravaillac se dissimulât sous un homme du monde et le Président se méfiait des hommes, aimant trop les dames pour voir en elles un danger.

Il fallait à Charlus s'entourer d'une équipe de jeunes gens au-dessus de tout soupçon et dont l'entregent permettrait de s'introduire chez les faubouriens sans éveiller leur méfiance; ainsi le violoniste Moreau était-il entré dans les effectifs du baron, cela afin d'attirer et d'amadouer les amateurs de musique et de jeunes hommes.

Ma bonne éducation, mon goût littéraire et mes relations dans le monde me désignaient également pour rejoindre cette petite bande ; en outre mon ancienne et intermittente affection pour la fille du Président semblait un gage de ma loyauté.

Le nommé Ben Lemoine, faisant partie lui aussi de l'équipe, y jouait un rôle qui m'avait d'abord échappé tant il restait nébuleux, mais ce que l'on connaît d'une affaire ou d'un être reste généralement si partiel et subjectif qu'on n'a jamais aucune chance d'en comprendre les raisons véritables. La mission exacte de ce protégé de Charlus ne fut jamais élucidée, mais sa situation fut mise en lumière lors de la manifestation du Premier-Mai, où il s'autorisa de sa position et de ses relations pour se déguiser en garde mobile et s'amuser, en un jeu qui n'égayait que lui, à matraquer un couple d'amoureux venu manger des madeleines au Quartier latin. Le malheur voulut qu'un photographe immortalisât l'exploit et publiât le cliché dans une gazette d'opposition qui ne se priva pas de faire mousser l'affaire.

Ce fut dès lors un scandale comparable à celui de l'affaire Dreyfus, et le régime ne dut sa survie qu'au sacrifice du malheureux Ben Lemoine, chargé de toutes les responsabilités, qui les endossa avec une contrition larmoyante et que l'on montra pour finir emmené, sanglotant et menotté, vers la geôle où devait accomplir sa peine.

_

A l'ombre des buddleias en fleurs

2019_03_04_08_38_30_buddleias.odt

Souvent je me suis rendu dans cette petite vallée de Bretagne, lorsque la duchesse de Kermantes nous avait invités à venir passer quelques jours dans sa propriété et que, par un imperceptible signe de tête dont moi seul connaissais la signification, maman m'avait autorisé après déjeuner à prendre congé du petit cercle de notabilités locales qui tenait salon au château chaque après-midi. La bouche encore collante de sorbet, je prenais par le côté des bois et dévalais les chemins creux bordés d'aubépines, dont les corymbes vaporeux formaient au mois de mai une voûte neigeuse toute bruissante d'abeilles. Parvenu au fond de la vallée, je m'allongeais alors sur la mousse, à l'ombre des buddleias en fleurs, et m'abandonnais des heures durant à la contemplation de cette nature qui me manquait tant à Paris.

La lumière du soleil, filtrée par les feuillages et reflétée en mille étoiles scintillantes par la surface du ruisseau, transformait la brume de la vallée en un voile nacré comme une faïence de Delft. Au bord d'une petite mare, j'observais l'incessant ballet des pyrrhosomes, ces petites nymphes à corps de feu dont le nom seul m'évoquait des voluptés inconnues et alimentait certains soirs mes rêveries, lorsque le sommeil tardait à venir. Parfois, au crépuscule, une rainette arboricole entonnait son hymne nuptial. A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres et c'est alors que cette mélopée, dans la lumière déclinante, me rappelait l'andante du quintette pour clarinette de Mozart.

Mon bonheur s'était teinté d'inquiétude depuis qu'un fringant attaché de préfecture, très introduit auprès d'un conseiller général influent et dont les manières particulières faisaient dire de lui qu'il "en" était - maman m'avait expliqué que ce "en" mystérieux se rapportait à la majorité départementale -, m'avait attiré à lui sous l'escalier de service à l'issue d'un dîner chez la duchesse.

- Mon jeune ami, me dit-il avec des airs de conspirateur après s'être assuré que personne d'autre que moi ne pouvait l'entendre, je tiens de source sûre que le Département prévoit d'ouvrir prochainement une route à travers la vallée où j'ai remarqué que vous aviez vos habitudes. Mais ne le répétez à personne : cela doit demeurer un secret entre nous.

Depuis cette révélation, je m'apercevais que le paysage de ma vallée faisait naître en moi des émotions renouvelées et plus intenses encore, par cette disposition de notre esprit à nous attacher plus fortement à l'objet de notre affection lorsque nous en pressentons la disparition prochaine; ainsi, la prescience d'un bouleversement imminent de ce paysage me faisait déjà le regretter au moment même où je l'avais sous les yeux, et cette épine fichée au cœur de mon bonheur me portait

à savourer avec une intensité redoublée chaque instant passé dans cet univers en sursis.

-

« Nom de curé : le curé »

2019_03_06_13_13_50_pasticheproust.odt

Parmi les nouvelles recrues dont Swann s'agaçait qu'elles fussent admises à grossir les rangs du « petit noyau », du « petit groupe », du « petit clan » des Verdurin, aucune ne lui était moins sympathique que celle de l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice, dont la soutane relevée dans ses poches, la calotte noire à l'italienne, les manières tour à tour basses, torves, dévotes exprimaient assez le relâchement et le délabrement du clergé parisien qui depuis quelques années, quoique Swann fût plus familier des petites églises de pêcheurs qui fleurissent au bord de la mer avec tant de majesté qu'on croirait les reliefs de quelque palais dont la nef et les tours eussent été englouties il y a bien longtemps par les flots, n'avaient pu manquer de soulever en son particulier un sentiment mêlé d'indignation, de dégoût et de honte face à la décadence d'un sacerdoce dont il avait prisé jusqu'alors le maintien et l'orthodoxie lorsque les recherches nécessaires à la rédaction de son essai sur la peinture religieuse durant la Renaissance française l'avaient conduit à pousser la porte de ces temples de la chrétienté dont les clochers, depuis les hauteurs de la butte Montmartre ou du faubourg Saint-Germain, arrosaient l'uniforme toiture ardoisée des immeubles parisiens de leur grelot criard et ferrugineux, si bien qu'il n'aurait pu consentir à se joindre aux acclamations qui saluaient immanquablement l'arrivée de l'abbé Séguin dans le salon des Verdurin à moins de renoncer à cette estime raisonnable de lui-même qui le dispensait d'avoir à rougir de sa duplicité lorsque, confiné dans sa chambre en regardant son visage dans la coiffeuse qu'il réservait à l'usage de sa maîtresse, il lui faudrait en faire l'examen d'un œil impartial et juger s'il s'était montré digne durant toute la soirée d'une maxime que lui avait transmise sa défunte mère et que je lui entendis souvent répéter d'une voix morne aux inflexions soudain lasses quand un événement imprévu venait contrarier l'ordre qu'il prévoyait d'imposer à sa journée, de sorte qu'il lui fallait composer comme si de rien n'était avec cet impondérable fâcheux dont les conséquences n'étaient cependant pas moindres pour son emploi du temps, maxime selon laquelle un homme d'honneur se distinguait d'un vaurien en ceci qu'il ne supportait pas qu'on le contraignît à porter un masque de carnaval qui dissimulât le fond de son cœur aux amis dont la conversation égayait ses soirées, fidèles à cette authenticité forcée que Mme Verdurin souhaitait voir régner sur ses dîners car, comme le soulignait son époux, « entre copains, on n'a rien à cacher » et que, si la dissimulation et l'hypocrisie devaient être la règle de toute autre société, la leur exigeait de ses habitués qu'ils s'y dérobassent afin que chacun y puisse s'abandonner au plaisir de se sentir « comme chez soi » sans craindre l'inévitable condamnation dont eût été frappé en tout autre lieu celui qui se fût laissé aller à estomper l'infranchissable barrière de glace qui semblait devoir séparer définitivement l'individu du groupe auquel il se mêlait, pensée insupportable aux Verdurin qui prônaient l'absence de feinte au sein du « petit noyau » où l'on pouvait « respirer franchement » entre camarades et lâcher de temps à autres « une grosse faribole » qui faisait s'esclaffer tout le monde pour le plus grand plaisir de Mme Verdurin, ravie de cette allégresse qui semblait en ces murs un nouvel impératif catégorique en dépit

duquel Swann, pourtant habitué à suivre scrupuleusement l'ordre donné à tous les invités de porter à chacun une égale affection, ne pouvait se résoudre à souffrir la vue de l'abbé Séguin dont les moustaches, pour dire le vrai, suivaient trop le tracé voluté de celles de Forcheville pour que la vue ne lui en fût pas insupportable et ne frappât d'impossibilité l'amitié qui eût pu lier l'un à l'autre ces deux hommes entre lesquels s'interposait comme un verre colorié entre la lumière du jour et l'œil qui la reçoit l'ombre d'Odette dont l'abbé Séguin avait jadis été le confesseur occasionnel et, par conséquent, le dépositaire de secrets qui creusaient une blessure large et creuse dans le cœur de Swann dont je compris bien des années après qu'il fût si sensible aux vers de Baudelaire où frémit « cette confidence horrible chuchotée au confessionnal du cœur ».

extrait de *Odette retrouvée*, partie II, « Autour de Mme Verdurin », Bibliothèque de La Pléiade, t.3, pages 287-288

_

Une vieille amie

 $2019_03_12_10_30_10_pastic he proustien un evieille a mie. doc$

Était-ce observance mécanique d'un rituel auquel il était impensable de déroger ou manière de s'acquitter, à bas frais, de marques de reconnaissance auxquelles on se fût fait crime de se soustraire (tant ma tante Léonie aimait à me répéter : « tu sais combien sa famille a été bonne pour ton pauvre oncle Octave »), il ne se passait pas d'année sans qu'à l'approche de Pâques ma mère et moi ne rendissions visite à Mme Alémy, la doyenne de Combray. Tandis que Françoise, pour qui un entretien avec cette nonagénaire qui avait « complètement perdu la boule » relevait du supplice, m'accordait un regard compatissant (comme, sur la jetée, à un voyageur qui entreprend un périple long, ingrat, mais nécessaire), mon grand-père, assis sur son fauteuil, murmurait d'un air moqueur :

Le vieillard et l'enfant jasaient de mille choses.

Seule, ma mère semblait deviner la vérité, qui était que loin de tenir cette visite pour rebutante, je l'attendais avec une curiosité où perçait, insoupçonnée de tous, de la joie. Il n'est pas rare que ce qui passe aux yeux du monde pour un coûteux sacrifice soit en réalité une occupation à laquelle on s'adonne avec délices, de même que ce qui nous est un pensum est jalousé comme un heureux privilège.

Au regard à la fois satisfait et vaguement interrogateur dont nous accueillait Mme Alémy, je comprenais que nos visages lui étaient familiers, mais ne lui évoquaient que des souvenirs confus, à la façon dont telle personne nous rappelle un tableau que nous avons jadis contemplé, mais dont nous serions en peine de reconstituer mentalement les contours et le coloris, et dont le titre, malgré nos efforts, nous échappe, tout autant que le nom de la galerie où nous le vîmes exposé. Un autre se fût lassé d'entendre défiler tant de prénoms sans rapport avec le sien (« asseyez-vous, cher Albert », me disait-elle après m'avoir gratifié d'un « bonjour Jacques »), mais ces multiples identités qu'elle me prêtait tour à tour me procuraient une curieuse jouissance, comme si à force d'être confondu avec des êtres dont certains, sans doute, n'étaient plus de ce monde, mon moi recevait un surcroît d'existence.

Je ne sus que bien plus tard quelle était la maladie de Mme Alémy (que je répugnais, ce en quoi je me trompais, à qualifier de *maladie*), car c'est en 1906 qu'Aloïs Alzheimer eut le triste lot de léguer son nom à cette pathologie, comme d'autres, plus heureux, doivent leur renommée posthume à une fleur – le camélia, le dahlia – baptisée d'après eux. De la maladie d'Alzheimer, Mme Alémy n'avait que certains symptômes : jamais je n'eus à me plaindre de son irritabilité, toute dirigée qu'elle était contre une nièce sexagénaire qui subissait ses foudres à chaque visite qu'elle lui faisait. Lui parlait-on d'événements récents, Mme Alémy acquiesçait, mais aussitôt après oubliait ce sur quoi avait roulé la discussion, alors qu'elle faisait revivre avec un luxe de détails des faits reculés, quelque insignifiants qu'ils fussent, au point qu'il semblait que le passé, se sédimentant, s'était dans sa

mémoire mué en une couche solide que rien ne pouvait entailler, là où les fragiles particules déposées par le présent étaient dispersées au premier coup de vent. Ainsi, ce qui, dans le discours souvent hésitant de notre vieille amie – où j'admirais le charme suranné d'expressions défuntes (car j'appris à cette époque que les mots, comme les êtres, naissent, vivent et meurent) – venait à nous, offert comme par grâce, c'était le passé, le passé tout pur, qui devenait, chez cet être appartenant corps et âme à un temps disparu, le seul présent possible. Combien j'aimais l'écouter restituer aux lieux, par une opération quasi magique, la forme qui était la leur il y a non pas trente ou quarante, mais soixante ans! Et, si elle célébrait un village, un jardin, un bord de mer, je me surprenais à désirer les visiter (quand bien même d'autres me les auraient décrits comme fort quelconques), soit que j'espérasse accéder à leur essence véritable par le privilège que j'aurais de pouvoir superposer, à leur apparence actuelle, l'apparence de jadis, soit que j'imaginasse découvrir ainsi un lieu nouveau, invisible aux autres observateurs, qui fût le prestigieux enfant de l'union du passé et du présent.

Il fallait pourtant déjà prendre congé, et nous sentions, tant le visage de Mme Alémy se raidissait à mesure que nous nous éloignions, qu'elle ne pourrait bientôt plus dire qui de nous ou du Pape lui avait rendu visite. Les enchanteurs des contes de fée ne savent pas mieux faire oublier, d'un coup de baguette, les événements d'une journée, que la maladie n'effaçait de son esprit tout ce qui un instant auparavant était sous ses yeux. Mais, comme si les lois de la mémoire eussent voulu que l'incapacité où elle était de se rappeler nos discussions fût contrebalancée par la vivacité de mes propres souvenirs, ces heures passées avec une dame d'un autre temps sont, aujourd'hui, de celles que je me remémore avec le plus de netteté.

_

Voyage à Étretat

2019_03_14_22_03_11_pastichedeproust.doc

Le jour où je devais partir avec Albertine pour Étretat s'annonça beau et ensoleillé; étant donné la longueur du voyage Françoise avait proposé de nous accompagner mais je refusai, préférant rester seul avec mon amie qui du reste semblait tout heureuse elle aussi, que ce fût à l'idée de passer la journée avec moi ou simplement à la perspective de voir un lieu nouveau: son visage resplendissait d'une sorte de lumière intérieure, elle souriait doucement, et ses yeux étincelaient; jamais elle ne m'avait paru aussi belle. Je réfléchis à la façon dont une émotion peut transfigurer l'aspect physique d'une personne; certes, si seulement Albertine pouvait rester constamment heureuse sa beauté paraîtrait beaucoup plus remarquable. Nous nous assîmes dans la calèche qui allait nous déposer à la gare et nous nous mîmes en route.

Bercé par le mouvement du train et hypnotisé par la vue du paysage qui se déroule continuellement devant ses yeux, le passager cesse de penser au but de son voyage et voudrait qu'il ne se termine jamais; je fis cette réflexion lorsque le train s'approchait de Honfleur et, tiré de ma rêverie par le rythme changeant je repensai tout d'un coup à la laitière que j'avais vue pendant un arrêt du train en venant à Balbec, me demandant si elle se préparait, en ce moment, à regagner la petite station pour offrir aux passagers son café au lait, et songeant, non sans une certaine tristesse, qu'elle ne saurait jamais que je pensais à elle, que je ne la reverrais jamais, mais qu'elle resterait toujours liée dans mon esprit à cette station (dont le nom, du reste, m'avait déjà échappé à présent). L'arrêt de notre train à la gare d'Honfleur me ramena à la réalité, et le nom de la ville—dont la gare représente une sorte de matérialisation, vide d'habitants—sur un panneau me rappela les étymologies que nous avait expliquées chez les Verdurin Brichot et la fascination qu'exerçait sur moi son analyse des noms, de leur histoire, de leur forme, de leur son. Je me promis de lui demander les dérivations d'Honfleur et d'Étretat quand je le reverrais.

Plus tard nous nous installâmes sur la plage d'Etretat pour nous reposer après une courte promenade sur la falaise. La vue d'Albertine, toujours joyeuse, face à cette eau tranquille, verdâtre, aux crêtes minuscules, enjouées, me fit penser à la première fois que je l'avais aperçue, à Balbec, près de la mer, riant avec ses amies.

Ému comme toujours devant le spectacle de la mer, cette représentation de l'infini qui ne manque jamais de nous faire songer à l'éternité et à notre courte durée, je regardais, à droite et à gauche, les formations de pierre pour lesquelles cette plage est si connue; depuis combien de siècles, me demandais-je, ces rochers se trouvaient-ils là, posant dans la mer, des deux côtés de la baie, un arc-boutant rocheux et humide, d'une teinte jaunâtre et tendre, reflétant chacun sur sa surface rugueuse les couleurs changeantes et les ondulations de l'eau, kaléidoscope si délicat et si variable que l'œil du

spectateur se méprenait, distinguant mal les limites entre eau, ombre, reflets, et roche. Certes je comprenais à présent pourquoi Elstir fut attiré par ces formes si caractéristiques auxquelles il avait consacré, quelques années auparavant, plusieurs toiles magnifiques.

Voyant le ciel strié à l'ouest de bandes rose et turquoise, nous décidâmes de quitter cet endroit féerique; mais je résolus de retourner, la semaine suivante, à l'atelier d'Elstir.

Fin

-

Un pastiche, s'il vous plaît ...

 $2019_03_25_09_27_17_unpastiches ilvous plait.docx$

Le jour où l'on me fit savoir, par une lettre brève et cinglante qui me fut adressée à mon domicile de la rue Hamelin, à Paris, que le manuscrit que j'avais déposé aux éditions G.., ne pouvait être retenu pour publication, me fut, non pas seulement insupportable, mais particulièrement cruel. Quoique je dusse me résigner à ce refus définitif, je ne pouvais croire, pourtant, qu'aucun comité de lecture d'aucune maison d'édition s'intéressât jamais à mon roman et que je fusse contraint d'en ranger le manuscrit épais dans un tiroir de mon bureau jusqu'à ce que ses pages se détériorassent et tombassent en morceau comme il arrive à un visage défiguré par le feu qui, lambeau de chair après lambeau de chair, s'éparpille et ne ressemble rien moins qu'à une bouillie informe. Je craignais cependant, en renonçant au plaisir que j'éprouverai sans doute à voir publier mon oeuvre dans une grande maison d'édition, que le désir d'écrire disparût à jamais et que mes amis, qui m'avaient toujours encouragé à noircir des pages, jugeant à la lecture des textes que je leur avais soumis que je ne manquais pas d'un certain talent, et à me faire éditer, non seulement ne fussent déçus en apprenant que j'avais cessé d'écrire pour toujours, mais ne me reprochassent, comme un soldat pusillanime qui finit par renoncer au combat, de manquer singulièrement de courage. C'est alors qu'un message de mon ami Stan, qui, bien qu'il n'en fît pas un usage déraisonnable et ne se tînt pas devant l'écran de son ordinateur durant de longues heures ainsi que le faisait son amie Alberta, ne communiquait plus avec moi que par courriels électroniques, m'encouragea à participer à un concours de pastiches littéraires dont, pour mémoire, le grand écrivain, qui en avait inspiré l'idée, s'était pris au jeu, il y a un siècle de cela. Je refusai d'abord, et je ne sais pour quelle raison changeai d'avis. J'acceptai en effet de relever le défi que me lançait Stan, et, persuadé que certains textes qu'on ne peut désigner sous le vocable d'originaux, ni de copies, mais qui sont faits dans le goût, dans la manière d'un autre écrivain, avec un tel art que les plus habiles y sont quelquefois trompés, comme on peut l'être devant un décor de théâtre peint en trompe-l'œil, je m'attelai à la composition d'un texte qui, à force de ratures et de repentirs, copiait si bien la manière du grand romancier dont j'ai parlé plus haut, qu'il était difficile, je l'avoue, de distinguer la copie d'avec l'original. Je n'étais donc pas mécontent du travail d'imitation que je venais d'accomplir au point que, non par simple vanité, mais parce que la perspective d'être lu par un grand spécialiste de la question littéraire, ne pouvait que me réjouir, j'adressai par courriel le texte à un de mes anciens professeur de littérature qui fut mon directeur de thèse à l'Université, et dont la voix si particulière, il m'en souvient encore, basse et rêche, comme la voix de quelqu'un qui aurait la gorge particulièrement enflammée, ne pouvait s'écouter sans qu'à un certain moment de sa leçon nous ressentîmes un agacement certain. De la même manière, je transmettais mon texte à Stan qui, un soir, comme sa sœur avec qui il habitait partait le lendemain pour Combourg, où elle envisageait de visiter la forteresse où Châteaubriand vit s'écouler les premières années de sa vie, le laissant seul à Paris pour qu'il profitât de la ville et de ses amis pleinement, m'appela pour me

proposer de prendre un verre sur les Champs-Elysées. Il s'apprêtait à quitter son domicile de la rue Dombasle, son casque de scooter et ses gants de cuir noirs dans les mains, quand, vers huit heures, un texto de sa grande amie Alberta, à ce qu'il me confia plus tard, l'informa qu'elle souhaitait passer la soirée avec lui, pour qu'ils se rendissent ensemble au musée du Louvre et y vissent une exposition dédiée a Pietro Martelli que ses compatriotes appelaient Le petit imitateur, et qui, fier d'avoir imité avec succès quelques belles têtes de Nicolas Poussin, entreprit de faire de grandes compositions dans le goût de ce grand maître, tels que quelques grands tableaux représentant l'Histoire des Perses, dont le marquis del Sarto pour lequel il travailla et qui le paya mieux que les maîtres dont il imitait la manière comme il arrive au singe de copier les mimiques de l'homme, en faisant des grimaces, possédait un exemplaire. Stan, que la compagnie d'Alberta gênait beaucoup parce que la jeune femme, volubile et prétentieuse, n'aimait guère à ce qu'on s'opposât aux propos qu'elle tenait sur l'art, quelque qu'il fut, proposa de passer me prendre chez moi et de les accompagner rue de Rivoli. J'acceptai volontiers sa proposition quand je reçu un appel du professeur T. qui, ayant lu avec attention l'innocent pastiche que je lui avais fait parvenir par courriel, me félicita et me demanda si je ne m'opposais pas à ce que le texte fût publié dans la Nouvelle Revue Française, en guise d'exemple à une étude poussée sur l'art du pastiche en littérature.

_

Déjeuner à Logron

 $2019_03_31_23_33_26_pastic he proustien de jeun er a logron. odt$

« Vous êtes méchant » dit-elle en détournant vigoureusement la tête, pareille à ces impassibles poupées auxquelles un invisible ressort tord brusquement le cou, sans modifier l'éclat paisible de leur teint de cire; scrutant avec une curiosité soudaine, par la fenêtre qui bordait notre table, les peupliers étriqués de l'automne, elle exécutait avec zèle cette comédie d'indignation dont je savais par cœur les inflexions navrées, peut-être sincèrement surprise par des reproches dont elle se fâchait d'abord par obstination réflexe à feindre la vertu, et que l'agacement qui avait inspiré mes paroles sévères, continuant pour le moment d'irradier mes nerfs, m'empêchait de regretter. Suivant une courbe opposée aux siens, mes yeux inscrivirent lentement dans l'air la géométrie de notre discorde ; ils tombèrent du côté de la salle de restaurant, laquelle n'exhibait pas avec moins d'âcreté que les ternes paysages du dehors la tristesse ennuyeuse de l'été brutalement éteint ; de l'encombrement des bibelots, de la laideur du service, des fumées de cuisson et de cheminée mêlées qui baignaient les clients dans une inquiétante vapeur aigre, émanait déjà lourdement, par une condensation prémonitoire, la fadeur imminente de l'hiver. Mon attention s'arrêta sur une fillette en blue-jean dont l'insouciance lumineuse jurait avec la grise fatalité de ce décor, minuscule créature qui dévorait à une table voisine, avec l'enthousiasme méthodique d'un anatomiste découvrant sous de puantes viscères une tumeur d'une espèce inconnue, un plat gigantesque de moules-frites. Méditant longuement en surplomb de l'assiette, l'enfant avançait son bras vers un coquillage qu'elle soulevait du bout des ongles et soupesait prudemment, avant de le briser entre ses poings d'un geste sûr ; elle en examinait ensuite le contenu avec une savante rigueur, et, assurée de la conformité de l'objet avec quelque grand principe dont elle reconnaissait l'indice avec satisfaction, l'engloutissait tout entier. En face, aussi solidement cramponné au bord de sa chaise qu'un bigorneau à l'extrémité de son rocher, aussi courbe et rigide, un grand monsieur épuisait ses faibles forces en gesticulations brusques et sèches, implorant vainement l'attention de la petite fille, laquelle demeurait imperturbable, aussi peu incommodée dans sa tâche par cette agitation frénétique que si c'eût été, au lieu des deux bras de l'homme, un couple de moineaux qui s'ébattait à côté d'elle. Elle ne levait le front que pour donner d'un signe de la tête, lorsqu'elle en avait terminé avec un plat, l'ordre qu'on apportât le suivant, aussi naturellement qu'un chirurgien réclamant un autre type de scalpel; l'homme s'exécutait avec empressement cependant qu'elle léchait puis frottait méticuleusement, sur son pantalon neuf, ses doigts pleins de graisse. Charmé par tant de malice, je vis autour de cette petite figure sérieuse et gaie la fumée qui m'étouffait quelques minutes plus tôt se changer en brume féerique; la salle du restaurant devint une fantastique thébaïde, et j'eus le sentiment de contempler, à travers la fillette, un double de mon amie, son apparition magique à un âge que je n'avais pas connu, que je ne connaîtrai pas, Albertine de l'âge où l'insolence se marie encore merveilleusement à l'innocence, plus tendre et plus sauvage à la fois que celle qui m'exaspérait ce matin, modelée par le monde, par le vice, que je ne domestiquerais plus. Comme je continuais de la fixer, poursuivant ma rêverie, l'enfant

sentit mon regard et jeta d'un coup ses yeux dans les miens ; je compris alors que cette petite n'était pas Albertine, mais moi-même, et ces prunelles noires le miroir que la vie tend longtemps après qu'on a disséqué à fond son esprit et que, certain de se connaître un peu mieux, on est bouleversé de trouver son visage changé. Je souris fraternellement.

De même que l'on est souvent tiré du sommeil par le dernier et le plus faible bruit d'une sonnerie dont on n'a pas perçu les premiers et tonitruants appels, de même, surpris par les paroles qu'elle prononça en se levant, je me rendis compte qu'Albertine avait recommencé de parler sans que je l'écoutasse; à l'intonation de ses derniers mots, arraché aux filets de l'inattention, je recomposai, comme on devine une gamme à partir de l'accord final, comme on formule parfois intérieurement, sans phrase, une pensée, l'objet général de son discours : j'avais sans me défendre obtenu la réconciliation, par mon silence et mon sourire qu'elle avait interprétés comme des marques d'assentiment, Albertine n'attendant plus de ma part qu'une ultime approbation, agile comme une chatte qui hésite entre la caresse et l'attaque et se tient prête aussi bien à s'incliner sous votre bras qu'à le mordre; je confirmai, heureux de jouer si facilement de l'harmonie accidentelle qui modère provisoirement la différence des âmes, lorsque j'aperçus de loin, monstre vulgaire et grimaçant, l'enfant qui me tirait la langue.

Catégorie Professionnelle

CATEGORIE PROFESSIONNELLE 35

_

Conversation avec Bergotte

 $2019_01_31_00_11_26_conversation avec bergotte.doc$

(D'après les leçons et conjectures, il s'agirait d'un inédit de Marcel Proust, découvert en 1972, sous une latte de plancher d'une chambre de l'hôtel Ritz, place Vendôme, par Monsieur Grouchot, professeur à la Sorbonne).

Une heure de conversation avec Bergotte, heure durant laquelle, à vrai dire, mon rôle pouvait se résumer à lancer en pâture à ce grand esprit érudit et artiste quelques mots isolés ou bribes de phrases dont les perspectives occultes ouvertes par leur formulation inachevée étaient immédiatement exploitées, enrichies par lui, équivalaient à un supplice digne de Tantale ou de Prométhée. Tel un incomparable compositeur de fugues, il venait en effet s'emparer de l'intuitive, incomplète mais néanmoins charmante mélodie que je fredonnais ou sifflais à tout hasard pour la soumettre à sa baroque fringale d'harmonie, en musicien du langage dont je connaissais depuis longtemps le talent bien tempéré, le don de construire ex abrupto, une dispute latine et même assommante de culture et de densité. Et pour mon esprit si lent, si difficile à mettre en branle ou à introduire dans les lignes téléphoniques d'un savoir reconnu et embrassé par moi, ces contrées par ailleurs aussi exiguës que l'est sur cette planète la principauté de Monaco, que je devais connaître bien plus tard lors d'une visite chez le duc de Valentinois, en compagnie de ma grand-mère et de la princesse de Luxembourg, mais il savait par expérience que le nombre de royaumes ou de duchés créés de toutes pièces par des politiques malhabiles et peu au courant des réalités géographiques ou religieuses, ne permettaient pas de fournir assez de matière au jeu de haute stratégie auquel ce charmeur de Bergotte s'exposait si volontiers.

Une heure de cette conversation-là, au contact d'un appétit et d'une faculté de boursouflure discursive aussi rares qu'univoques, de nature telle que j'abandonnais la simple velléité d'entendre la totalité de cette dialectique magistrale, revenait pour moi à épier le moment où je croyais que ses poumons finiraient par le lâcher, ne serait-ce qu'un quart de seconde –moment qui ne venait jamais ou plutôt que lorsque le guetteur désabusé relâchait son attention, perdant ainsi l'espoir qu'il se représenterait jamais. Je me forçais alors à me remémorer toute la gamme de ces chevilles commodes et insignifiantes que sont par exemple « assurément », « bien sûr », « évidemment », « vous avez raison », « à moins de ça », « je vous crois bien », etc. Tout en sachant bien –mais comment autrement ? qu'à la longue l'anodine expression, linéaire et désincarnée, de ces modestes succédanés risquait par accumulation, comme cette image de la goutte d'eau faisant déborder le vase, d'interrompre, de briser sans intention de nuire un mécanisme si bien rôdé, une source dont rien ne laissait présager, à se trouver une fois en sa présence, ni l'époque où elle émit son premier filet d'eau, sur l'injonction de quelque Moïse, fantôme barbu et liquoreux, saint patron des rhabdomanciens, ni l'instant fatal, désiré et abhorré, où elle tarirait effectivement. C'est ainsi que

nous passions parfois plus d'une heure, dans la rue, un corridor ou l'embrasure d'une fenêtre, à la fois penauds et ravis, l'un en face de l'autre, lui déclamant et moi écoutant. Lui acteur et moi public. Jusqu'au moment précis où la monotonie de mes louanges lui apportait, d'abord subrepticement, puis absolument, la révélation brutale et même terrifiante que ce que son intolérance —l'intolérance du passionné- me permettait seule de « placer », ces quelques syllabes de rien, rapidement proférées et à demi entendues, simples signes de présence, marques de survie, preuves d'amitié polie, l'avait insensiblement amené à douter que le disciple ajoutât foi à son message. Et par làmême, il se voyait contraint de ne plus croire à la sincérité de ce qui en réalité n'avait été dit que pour ne pas éveiller de suspicion à l'endroit de ma créance. Car ce dont on doute toujours le plus, c'est de la sincérité d'un maladroit.

Et ce n'est que bien des heures plus tard que le profond silence de ma chambre et un peu plus tôt le bruit lointain et indifférent de la rue, où je me promenais après avoir quitté Bergotte très tard le soir, car je ne me couchais plus jamais de bonne heure, me rendaient de nouveau à moimême. On n'est en effet jamais seul, et l'âme, qui pense toujours, ne peut se dispenser de prendre le relais, en discourant interminablement avec elle-même. M'envahissait alors la sensation d'un refroidissement progressif de mes sens et de mon intellect, de tout ce qui, même passif, participe aux émotions, à l'échauffement, au bon fonctionnement de nos relations sociales. Enfin, deux ou trois jours après, il m'était permis, sur la scène à la fois janséniste et narquoise de mes propres réflexions, de rompre tous les fils de ce nœud gordien, de remettre à leur place, dans les tiroirs et les compartiments que leur avait préparés d'avance mon esprit juvénile et limité, parfois si proche de la dysphasie, ou même de l'aphasie, tous les thèmes qu'en face de ce brillant rhéteur il n'avait pu assimiler et digérer. Non faute de vouloir mais de pouvoir les faire avancer sur le tapis roulant de la correspondance et de l'analogie. Ces dernières, sans que nous nous en rendions vraiment compte, exigent en effet du recul avant de prendre leur élan et de s'ébrouer dans les mouvants arcanes de notre malléable conscience.

Aussi m'arrivait-il d'avouer, à l'occasion d'une telle tentative de « digestion », que sur ce qui concerne les choses de l'esprit, et sans doute aussi les affections et les émotions, désormais médiatisées et policées par des siècles de babil et d'exégèse, l'animal social et raisonnable appelé homme, aux mœurs si prévisibles, si composées se montrait en fait bien peu carnivore. Et l'idée de le ranger en cela parmi les rémanents où la discipline économique et pesante de la mémoire était sujette aux gambades par jabot et gésier des volatiles, puis par panse et bonnet des ruminants, m'effleurait et me paraissait sans invraisemblance.

Car nous appartenons au distingué bétail, intouchable et qui ne peut pas non plus toucher, de ceux qui ne jouissent d'un paysage, d'une source, d'une réflexion qu'après coup, à distance, comme le rappelle instamment l'immortelle petite phrase, sentencieuse et même oraculaire d'un poète presque mon contemporain que j'aurais bien aimé connaître avant peut-être de le traduire, sur les conseils tout aussi éclairés que polyglottes de maman, l'Autrichien Rilke :

Hier ist alles Abstand, und dort war's Atem.
(Ici tout est distance, mais là-bas tout était respiration)

Sans doute ai-je tenté plus d'une fois de reconstituer par écrit le contenu, l'enchaînement à la fois idéal et pratique de l'une ou l'autre des conversations de Bergotte. Ou pour mieux dire l'un de ces brillants monologues à la couleur si avenante et au sens si désespéré, l'un de ces impromptus si maladroitement interrompus par ce personnage délicat, insolent et haïssable que j'étais devenu. Mais tout le monde sait bien qu'un auditeur, quand il est doublé d'un juge, car c'est bien ce rôle-là que m'avait perfidement confié le destin, s'empresse d'oublier au plus vite, et le plus paresseusement du monde, toutes ces révélations au prétexte que les grandes batailles ne se livrent jamais deux fois.

-

La soirée-sushi vue par Proust

2019_03_23_09_33_02_pasprousdef.docx

Étant souffrant, je n'étais pas sorti depuis longtemps.

Les heures, puis les jours, puis les semaines, avaient cessé de m'apparaître comme des unités distinctes, mais bien plus comme un enchaînement régulier et nécessaire, de même qu'on ne distingue pas, dans un écoulement d'eau, les différentes gouttes, mais leur flux ininterrompu. Aussi me sentais-je comme Merlin prisonnier de sa colonne d'air, suspendu hors du monde, et peut-être serais-je resté dans cet enchantement, sans l'arrivée imprévue de Santal.

Peut-être venait-il de pleuvoir, car je crus l'entendre déposer son parapluie dans le vestibule. Il s'engagea dans le couloir avec son pas de cavalier. Entrant dans ma chambre, il vint droit vers moi, et me prit les mains.

- Encore alité! Mon ami, ne vous verrai-je jamais en bonne santé? Les Destins sont-ils résolus à vous poursuivre d'une effroyable haine?

J'en conclus qu'il venait de discuter avec Bloch. Ce qui était étonnant, puisqu'ils ne fréquentaient pas les mêmes lieux. Jacques du Rozier continuait son œuvre absolument dénuée d'originalité, dont le succès auprès des jeunes gens l'avait porté à envahir de son absurde sophistique jusqu'aux pages des journaux. Son chic anglais, ses cosmétiques abondants s'élevaient peu à peu jusqu'à la cime des salons actuels; tandis que Santal, affectant un caractère *filou*, comme aurait dit Françoise, s'évertuait à faire tomber dans la fange sa naturelle aristocratie. Fortement lié aux Forcheville, il aurait pu en adopter le titre de baron. Privé de guerre par des événements que j'avais mal suivis, il s'efforçait désormais à passer pour un aventurier auprès de toutes les dames qu'il séduisait, ou des garçons qu'il emportait dans un tourbillon d'histoires, la plupart récupérées dans ces bars enfumés où il passait des nuits entières.

Santal se pencha vers moi, en souriant sous ses moustaches blondes et courbées.

 Peut-être ne pouvez-vous pas sortir, alors c'est à nous de venir vous voir, inaltérable cacochyme!

J'eus pendant un instant la crainte que Santal ait amené avec lui d'autres amis. Mais, ne voyant personne surgir dans ma chambre, je fus rassuré. Santal s'était relevé, et fouillait, malgré l'apparence futile qu'il donnait à ses mouvements, mon bureau.

- Tu n'écris plus ?
- Je suis un peu souffrant. Et Françoise...
- Parlons de choses plus gaies, coupa Santal en revenant s'asseoir à côté de moi.

Il semblait sur le point de m'annoncer une grande nouvelle. Puis, en détachant chaque syllabe, il dit :

J'ai commandé des sushis.

L'étonnement que je ressentis dut se communiquer à mon image, car Santal sembla déçu de ne pas me voir traversé d'une joie subite.

- Tu n'aimes pas?

Je dus lui expliquer que je ne savais pas de quoi il me parlait. Outre la bizarrerie du dernier mot – qui ne pouvait pas être anglais, peut-être était-il d'origine arabe ou allemande – l'emploi du verbe commander me semblait incongru. Sans doute Santal ne voulait-il pas dire qu'il avait donné des ordres à une troupe de « souchis », puisqu'il ne faisait partie d'aucun régiment, ni qu'il avait imposé un sentiment (proche du souci?) à qui que ce soit. Je vis là une utilisation terriblement contemporaine, qu'utilisait à l'envi Colette, remplaçant le verbe « demander » par ce « commander », sous prétexte qu'un client fait une commande et non une demande. Peut-être qu'assez de temps avait passé pour rendre banal ce sens nouveau, car je devinais bien que Santal voulait attirer mon attention sur l'objet de sa commande, et non sur sa façon de l'exprimer.

- Tu ne sais pas ce qu'est un sushi ? Mon dieu, incessant cacochyme, depuis combien de temps êtes-vous reclus ?

Il ne me laissa pas le temps de calculer la réponse. Quelque chose se mit à vibrer dans sa poche, et il se leva subitement. Je voulus l'interroger sur l'origine de la vibration, mais Santal sortit de ma chambre au pas « gymnastique » que je connaissais à Saint-Loup, empêchant toute discussion. Il sortit de chez moi, dévala les escaliers, et les remonta tout aussitôt. Il réapparut devant moi, comme s'il n'avait fait qu'un seul mouvement. Il tenait une boîte en carton noire dans ses mains, l'ouvrit, et m'en présenta le contenu en disant :

- C'est ça, des sushis.

Il s'agissait de morceaux de poisson posés sur de petites boulettes de riz. Sur la longueur d'un pouce, les langues de saumon, dont la couleur orangée rayée de blanc me fit penser aux cheveux de Gilberte couronnée d'aubépines, luisaient avec une douceur similaire aux accessoires du culte, lors du mois de Marie; et les lamelles de thon rouge, de cette teinte particulière que j'avais revue à Venise, et qui m'avait fait penser à ce chaperon d'Albertine, s'alignaient en face, moins brillantes; entre les deux scintillaient quelques morceaux de dorade, dont la tranche argentée avait les moirures bleues des yeux de pervenche que Mme de Guermantes avait si souvent posés sur moi; et dessous ces coupes de poisson, qui m'offraient un nouveau monde de couleurs et d'odeurs, ramassé en petits tas compacts, le riz avait la blancheur du bal de têtes, dont le souvenir me revint alors, enchâssé dans toutes les périodes de ma vie.

- Cette chose me paraît merveilleuse, dis-je.

Santal – qui avait pour moi des délicatesses de fille, ce que je n'ai d'ailleurs jamais bien compris, mais qui me touchaient parce que son physique me faisait penser à Saint-Loup, dont la sensibilité ne m'était apparue que sur le tard, dans les lettres qu'il envoyait du front, et que je n'avais jamais soupçonnée chez lui, ce qui me permettait de recomposer, par un jeu de mémoire et d'imagination, ce à quoi Robert ressemblait, quand il faisait preuve de cette douceur, de ces tendresses, visage que n'avaient sans doute vu que Morel, le liftier de Balbec, et d'autres hommes ayant les mêmes goûts – me montra comment déguster ces sushis. Je n'avais pas faim, mais la politesse, et la curiosité, et peut-être aussi un certain air de défi que Santal répandait sur tout ce qu'il faisait, me poussèrent à l'imiter.

Grâce à des baguettes de bambou – livrées en même temps que le reste – il fallait attraper ces petits monceaux de nourriture, les élever, les tremper dans une sauce noiraude, très épicée, puis les porter à ses lèvres. L'idée de manger du poisson cru me rebutait quelque peu, mais repensant aux saumons servis à Rivebelle, au monstres marins mangés à Balbec, aux dorades de Rimbaud, je parvins à goûter ces merveilles, qui venaient, Santal me l'affirma, du Japon.

En comme depuis longtemps maintenant, se réveillèrent en moi un ensemble de souvenirs, liés les uns aux autres comme les grains d'un chapelet. Les robes japonaises d'Albertine, dont j'avais demandé la description à Mme de Guermantes, revinrent tournoyer dans ma mémoire. Les grandes décorations modernes, ou qui étaient modernes dans un temps que j'avais cru être mon présent, où les pommiers de Normandie se profilent en style japonais, la forêt de Méséglise et le clocher de l'église de Combray en bleu sombre, reparurent comme pour halluciner les heures que je passais au lit. Et enfin, la manière d'Elstir s'imposa à mon esprit, celle où il avait subi l'influence du Japon, qui était admirablement représentée dans la collection de Mme de Guermantes, selon des rumeurs qui ne m'avaient poussé qu'à la déception.

Ces sujets entretinrent notre discussion. Ne sachant de moi que ce que Gilberte avait bien voulu lui raconter, et peut-être aussi Mlle de Saint-Loup, avant qu'elle épousât un homme de lettres obscur, quand elle venait passer certaines après-midi avec moi, et qu'il l'accompagnait, Santal me laissa parler, s'intéressant ou feignant de s'intéresser à ces détails de ma vie. Et sans m'en rendre compte, je les lui racontai dans l'ordre de mon livre, qui se relevait devant moi, comme aux moments où j'écrivais, où Françoise recueillait mes paperolles, instants fugitifs qui à présent se décollaient les uns des autres, reprenaient les marques individuelles, échappant à l'égrenage continuel de leur succession, certains se distinguant par leur précision, d'autres par leur couleur, d'autres par le parfum de la colle.

Cette soirée-là, pendant que Santal digérait, les yeux mi-clos, et que j'observais le fond de la boîte noire où restaient encore quelques grains de riz très blancs, je retrouvai l'état de mon enfance. Je sentis de nouveau sur mes yeux le poids de ces écailles me faisant croire que j'étais moi-même la rivalité de François ler et de Charles Quint, un quatuor, une église. Cette vie que je racontais, était-ce la mienne ? Ou l'avais-je lue avant de m'endormir, et n'étais-je qu'en train de me réveiller, allais-je bientôt me rendre compte que le bougeoir n'était pas allumé ? Peut-être était-ce encore le soir où maman était restée à mes côtés, et où, pour calmer mes pleurs, elle m'avait lu un des livres que ma grand'mère devait me donner pour ma fête ? Peut-être que ce personnage dont je racontais la vie, que je croyais la mienne, était-il un des rêves créé parmi les lacunes de *François le Champi*.

Cette pensée ne dura qu'un instant, suffisant pour troubler ma voix, où je crus déceler les intonations de maman, la bonté qu'elle insufflait à l'imparfait, la douceur qu'elle donnait au passé défini. Et par un développement soudain de ma vision, je distinguai désormais chaque grain de riz, paillettes d'un blanc cru sur fond noir, qui n'étaient peut-être que les dernières réverbérations de la lune, ou bien les premières lueurs du jour, qui s'infiltrent dans une chambre malgré les rideaux et les persiennes, ces taches de lumière se profilaient aussi nettement que je percevais, une nouvelle fois, les mois, les jours, et les heures, qui composent le temps.

-

À l'abri d'une carlingue suspendue

4 873 signes

2019_03_27_14_14_57_pasticheproust.docx

La lourde porte se referma dans un claquement mat et la cabine, comme une chambre d'hôtel dont on aurait capitonné les murs de velours, s'emplit d'une nuance feutrée. Je pris place près d'un hublot entrouvert, à côté d'un passager qui s'était prestement levé pour me laisser passer, et nous nous étions remercié d'un signe d'un tête dont la courtoisie remplaçait bien des mots forcés.

Immédiatement familier, identique à mille autres qui tournaient sans interruption autour de la terre, l'espace confiné où une centaine de semblables s'installait semblait réduire nos gestes à l'essentiel, un bras tendu pour éteindre la ventilation trop forte, à peine un mouvement du buste pour apaiser une impatience, prétendre de n'être pas ceint.

Dès cet instant, je me laissai couler dans une agréable lassitude, prélude aux heures de patience qui devaient nous mener des grisailles humides franciliennes aux rivages iodés, quoique trop tièdes pour être rapprochés de ceux des littoraux bretons, jusqu'à une côte d'Azur piquetée de palmiers et de parasols aux corolles identiquement ondoyantes.

Fines et fuselées, comme si elles devaient offrir le moins de résistance à l'air qui les soulevait et les emportait à vitesse folle, délivrées de la pesanteur qui rendait la marche terrestre si maladroite et empruntée, les hôtesses se glissèrent à travers les deux rangées parallèles, pareilles à des processions d'enfants de chœur remontant vers la nef, balançant l'encensoir, longeant les têtes inclinées des pénitents assis.

Une mère n'aurait pas tenu son landau avec autant de fermeté que celle-ci, dirigeant son chariot à boissons, inclinant sa tête de madone florentine avec grâce, répétant de chaque côté : « Désirez-vous du thé ou du café ? »

En précieux réceptacle d'un réconfort immédiat, le gobelet diffusa sa chaleur dans mes doigts gourds — la nuit avait été morcelée de ces réveils intempestifs qui nous font réfléchir avec effort au lieu et aux circonstances où nous nous étions assoupis -, et je laissai mon regard suivre la fumée du café, non pas jusqu'au ciel ouaté que nous traversions avec une fausse impression de surplace, mais jusqu'à ce compartiment secret d'où tomberaient, en cas de catastrophe, des masques à oxygène couleur de jonquille.

Seule fenêtre vers un vide que les nuages et les irisations ne suffisaient pas à combler, le hublot s'ouvrait sur l'étendue d'une libération que je retrouvais avec reconnaissance. Ici, nul calendrier, nulle géographie n'avaient de prise, laissés au sol avec le fracas du monde; il en était ainsi depuis toujours, et pour toujours assurément, depuis qu'enfant, je volais ainsi d'une ville à l'autre, bagage léger d'une famille voyageuse, heureuse d'échapper aux emplois du temps et aux adresses fixes, sanglée sur ces fauteuils toujours un peu raides qui me paraissaient chaque année devenir plus

étroits, alors que c'était mon corps qui s'allongeait imperceptiblement, remplissant un espace que je croyais figé dans une immobile éternité.

Je quittais un monde pour en gagner un autre, peuplé de maisons d'ocre et de tuiles vernies, de sarabandes mélancoliques, de parfums de fritures et de fleurs blanches, de visages inconnus qui se pencheraient sur moi en souriant, et je me réjouissais chaque fois, fébrile, confiante, de regagner l'air tiède de mes chemins de vacances, escortée des cigales du jour et des grillons du soir, dans la fête promise d'un éternel été.

Mes parents m'encadraient de leurs bras et de leur tendresse, chacun plongé dans une grille de mots croisés, les lunettes en équilibre au bout du nez, le crayon battant lentement la mesure d'une mélodie de mots, feuilletant en silence leur dictionnaire intérieur. J'entrouvrais les yeux et les observais à travers le mince grillage de mes cils avant de les refermer, confiante, blottie à l'abri dans mon royaume d'apesanteur et de rêves.

Une main se posa sur mon épaule, je tressaillis et ouvris les yeux : une hôtesse au teint de lys me demandait de redresser mon dossier en vue de l'atterrissage imminent.

Combien de temps s'était écoulé ainsi ? Une heure, un jour ? Combien de paysages, combien d'amours, combien de chagrins et d'espoirs s'étaient évanouis sous la forme d'une traînée de vapeur blanche tandis que mon café refroidissait, et que l'avion filait comme le ciseau du couturier sur une étoffe de soie, vers des rivages plus doux et des regards moins las ?

Encore quelques minutes d'attente vaguement inquiète, et l'appareil se posa dans une nouvelle secousse qui me ramenait aux règlements, aux signalisations et aux contraintes, plus adaptés, prétendait-on, à une vie quotidienne. Je sortis de ce cocon d'acier, les oreilles remplies de son vrombissement continu, murmurant en moi-même des gratitudes pour ces instants suspendus qui, malgré eux, finissaient toujours par me ramener sur terre.

-

Un air de fugue

 $2019_03_29_10_02_15_pastiches amptexte.doc$

A la faveur d'un rai clair traversant le vitrage, se frayant un chemin entre les embrasses écarlates des rideaux qui l'encadraient telles des accolades, avant de finir sa course au milieu de ma chambre, qui devenait pour un instant le centre de la Terre, je fus saisi d'une félicité aussi fugace qu'imprévue, comme si un essaim d'électrons s'était agrégé pour démultiplier ses forces et me prêter son rayonnement. Les étés à Nantes, la caresse d'une brise engourdie sur la peau déshydratée, le poudroiement des façades blanchies le long de la Loire – surtout lorsqu'on levait le nez, car ces hôtels particuliers aux pieds marécageux s'étaient infléchis légèrement vers le fleuve, ce qui maintenait leur partie inférieure dans une ombre relative – et même le son chuinté des feuilles d'érable et de liquidambar, toutes ces images, toutes ces sensations se précipitèrent dans un tuyau de lumière, trouvant, par une sorte de réfraction sur mon corps rempli d'eau et de larmes, un reflet magnifié.

Puis le rayon disparut, preuve qu'un nuage en avait voilé la source, et tout se dissipa avec la même magie instantanée. Je revins à la réalité tandis que se grisaient les formes, les couleurs et les contours de ma chambre. Mon cœur se glaça à nouveau de solitude : Camille m'avait quitté. Le véhicule de mon malheur était un simple papier, avec ces quelques mots formés d'une écriture hâtive : « Ne m'attendez plus. Je m'en vais. Sans rancune ». L'air de rien, Amandine avait posé sur le plateau du petit déjeuner la feuille pliée en quatre que j'avais eu, depuis, le temps de chiffonner en tous sens comme pour en annuler le contenu et qui semblait néanmoins, à cause de sa matière affinée et parcheminée par le froissage, raconter les blessures d'amour à travers les âges.

Une différence aussi abyssale que celle qui sépare les caractères en plomb de Gutenberg du réseau dématérialisé d'un Zuckerberg marque parfois nos états intérieurs. Nous regardons alors stupéfaits l'étranger que nous étions des secondes ou des siècles plus tôt et qui n'est en réalité qu'un autre nous-même à qui il manque des éléments de compréhension. C'est à cette distance que je contemplais le personnage hautain qui, encore ce matin, croyait acquis l'objet de son désir. L'orgueil est forgé de sottes illusions, dont la concaténation, par la force d'un raisonnement aussi fallacieux que logique à nos yeux, nous maintient dans l'erreur, et dont l'indigence nous frappe au contact du réel. Tant de fois, j'avais voulu me séparer de Camille, assuré de détenir les clés de sa captivité. Et si je n'étais pas passé à l'acte, c'était une fois de plus pour m'attribuer le beau rôle, en me persuadant d'être à son encontre d'une sublime générosité et d'une patience magnanime. Mais Camille m'avait quitté.

Pour quelle destination ? Chaque réponse possible, chaque hypothèse venait s'adjoindre aux autres et se superposait au thème de l'abandon, à la manière d'une composition mélodique dans

L'Art de la Fugue, ou plutôt, au vu des dissonances erratiques, d'un contrepoint qui aurait été revisité par Maurice Ravel.

D'habitude, à cette heure-là, Camille surgissait dans ma chambre. « Bien dormi ? », « Vous avez bu votre orangeade ? ». J'avais cru ces banalités du quotidien aussi éternelles que les cloches de l'église Saint André qui faisaient tinter le temps au-dessus de mon quartier.

Camille m'avait quitté. Dans la bulle où je m'étais complu, je n'avais jamais imaginé un tel scénario. Pour autant, je ne m'avouais pas vaincu. Je devais retrouver mon amour, par tous les moyens disponibles. Il ne fallait pas espérer le soutien d'Amandine dont la passion muette serait un frein, inconscient ou non, à sa bonne volonté — à supposer qu'elle souhaitât m'aider. Il valait mieux miser sur l'efficacité de Gilles Saduc. « S'il profite de l'occasion pour me forcer à financer son think tank, pas de problème, me dis-je. Et s'il se sert au passage pour « régaler ses experts », motus ! ». Qu'on m'amputât de la moitié de ma fortune, il m'en resterait encore pour céder aux caprices de Camille, à ce que, en tout cas, je prenais pour tels, et qui m'apparaissaient à présent de légitimes requêtes. La Jaguar E-Pace ? Adjugée. Une virée au pub avec ses copains geeks que je n'aimais pas ? Même plusieurs. L'intégrale de Nolan ? D'accord. J'étais prêt à bien des sacrifices, jusqu'à acquérir un Smartphone si cela lui faisait plaisir, pourvu que Camille soit de retour chez nous avant ce soir. J'avais trop mal et tout était bon pour nourrir l'espoir d'abréger mes souffrances.

Somme toute, l'intercession surnaturelle du dieu Rê n'avait été qu'un coup d'épée dans l'eau. Et quand le soleil revint, le charme n'opérait plus. La situation que je m'étais appliqué à analyser en marge des perturbations du cœur, à l'instar d'un chercheur scientifique qui découvre à son laboratoire une réaction chimique pulvérisant la théorie qu'il tenait pour irréfutable, avait érigé en moi un barrage rationnel peu propice à un nouvel éblouissement. Alentour, il n'y avait plus que meubles et objets démasqués par une lumière rasante.

Pire. Cette fois, au lieu de panser ma douleur, le rayon obscène la mettait en évidence, faisait sur elle comme un zoom, et je ressemblais désormais à Saint Matthieu martyre dans le tableau du Caravage, écrasé à même l'autel sous le double joug d'un puissant adversaire et de la lumière immaculée.

_

La nécessité d'une particule

9 980 signes

 $2019_03_29_15_01_57_lane cessite dune particule. docx$

– De Blonville! s'exclama crânement, comme elle eût dit « échec » si son fou avait menacé mon roi après seulement trois coups, celle dont je devais plus tard comprendre qu'au lieu du bien commun, ce qui l'animait était le plaisir d'en remontrer, mais dont je savais déjà que lorsqu'on en parlait, plutôt que Madame Vadoche, l'usage, auquel je finis par me rallier, était de l'appeler la Vadoche.

En même temps qu'elle criait « de Blonville », la tête de la Vadoche, jusque-là embusquée derrière l'écran de son ordinateur à l'autre extrémité de notre longue table de réunion, se redressa soudain, telles ces figurines défilant en ronde sur lesquelles je tirais autrefois au pistolet à flèches quand Moiselle m'emmenait au Jardin d'Acclimatation et qui, une fois abattues, réapparaissaient relevées par quelque deus ex machina à leur passage suivant. À l'instant précis où émergeait la Vadoche, je compris, quarante ans après avoir pour la première fois prononcé le pet name de ma nanny et sans m'être jamais depuis interrogé sur son origine, je compris que Moiselle était, comme Bastien pour Sébastien ou Colas pour Nicolas, le produit d'une de ces contractions de mots dont les enfants sont familiers et que les linguistes appellent aphérèse. La science cognitive expliquera peut-être un jour par quelle alchimie synaptique le spectacle de la Vadoche avait fait remonter de mes profondeurs neuronales le souvenir de ma gouvernante. Quoi qu'il en soit, au moment même où je réalisais que Moiselle était une constriction de Mademoiselle, je me demandai comment les grammairiens désignent le fait de dire la Pompadour, la Castiglione, la Païva ou la Vadoche plutôt que de les appeler simplement par leur nom. À défaut de connaître son intitulé rhétorique, je ne doutais pas de la portée d'ordinaire dédaigneuse de l'article au féminin, alors qu'il marque au contraire l'admiration quand il vise, au masculin, le Caravage, le Titien ou le Giotto (on pourrait en citer bien d'autres, jusqu'à nos jours – l'Avvocato, le titre dont la presse gratifiait Giovanni Agnelli ne relève-t-il pas du même genre que le Greco? - mais je m'interromps pour ne pas dépasser la limite de dix mille caractères espaces comprises (il faut ici saluer la maîtrise du sexe du vocabulaire typographique par les organisateurs du concours) imposée aux candidats). Soudain, il me revint aussi la ressouvenance, comme disait George Sand, de La Madelon qu'on nous faisait chanter au temps où je faisais mes classes. « Peut-être en vérité, songeais-je, la Vadoche ne doit-elle, comme la Madelon, son surnom qu'au fait d'être jeune et gentille? » Mais alors que je m'apprêtais à lui accorder le bénéfice du doute suivant une habitude qu'on me reprochait souvent au point qu'un de mes anciens patrons m'avait un jour suggéré d'entrer dans la diplomatie plutôt que de chercher à faire carrière dans les affaires, cette femme à l'allure de garçonne me rappela fermement à l'ordre.

– De Blonville, répéta d'une voix cinglante la Vadoche, coupant court aux quolibets que sa première exclamation avait suscités dans la salle vitrée où, pour la première fois depuis que j'avais pris mes fonctions, je présidais le comité d'entreprise.

Au-dehors, des salariés défilaient de ce pas martial qu'on adopte dans les couloirs de bureau pour montrer qu'on sait, à l'instar de Franklin, que *time is money*. En passant devant la baie vitrée de la salle de conférence, que dans notre langage vernaculaire nous appelions l'aquarium, la plupart jetaient un coup d'œil furtif pour deviner, sans l'entendre, ce qui se tramait à l'intérieur, à la façon des experts de l'espionnage militaire qui discernent ce qui se prépare en mesurant, sans les comprendre, la densité des communications codées de l'ennemi.

– De Blonville, vous êtes sûre ? répliquai-je en réprimant le sourire qui me vient dans les situations que je sens conflictuelles et que, autant que mon excès de diplomatie, on me reproche à l'envi. Je croyais que c'était Blonville tout court. Mais qu'importe! L'essentiel est qu'il ait accepté de nous rejoindre. Mieux vaut qu'il soit ici qu'ailleurs.

De Jean-Raoul Blonville, on disait qu'il était un grand professionnel. Sans être sorti de l'une de ces écoles qui ont fait la gloire de la France et dont on se demande aujourd'hui si elles n'expliquent pas son déclin, sans s'être jamais distingué par une action d'éclat, sans s'être montré brave dans la tempête ni même audacieux par beau temps, Blonville allait d'entreprise en entreprise, avec l'assurance de ceux qui, parce qu'ils sont bien nés, se convainquent d'être appelés, par les lois secrètes du darwinisme social, à toujours figurer dans le gotha du management. Sa seule vraie compétence était le name dropping. Dans les comités de direction autant que dans les dîners en ville, à la chasse ou sur les greens, Jean-Raoul Blonville déclamait des noms comme d'autres font des vers. Et il y excellait! Seuls les initiés savaient que lorsque d'un quidam il disait « je le connais très bien », il avait sans doute seulement lu sa notice dans le Who's Who, ou que s'il se flattait d'en tutoyer un autre, c'est tout juste qu'il avait un jour pu accrocher sa carte à son tableau de trophées. Jean-Raoul pouvait aussi être méchant. Parfois, c'est en pâture qu'il lui arrivait de jeter des noms. Ce name dropping assassin, il ne le pratiquait certes pas frontalement. Blonville était bien trop peureux pour charger à la hussarde. Quand il voulait démolir un ancien collègue, il se contentait de dire « on ne sait pas ce qu'il devient »; pour semer le doute sur une vieille connaissance, il pouvait à l'inverse s'étonner de ce qu'on le voie trop souvent. Mais, as a matter of fact, comme il se plaisait à dire, sa méthode fonctionnait. Jean-Raoul Blonville intimidait et, telle la presse corrompue de l'entre-deuxguerres, d'aucuns étaient prêts à payer pour l'avoir avec eux plutôt que de prendre le risque de le trouver contre eux. Avec son blazer à écusson, ses mocassins à papillon, ses boutons de manchette Charvet et les formules anglaises dont il assaisonnait son propos, Jean-Raoul Blonville impressionnait tous ceux qu'une maîtrise insuffisante du kaléidoscope social empêche de repérer les illusionnistes du business.

En regard de ce passif chargé, JRB – c'est ainsi qu'il signait généralement son courrier – possédait à son actif une qualité rare, qui équilibrait à mes yeux son bilan : il autorisait quelques *happy few*, dont j'avais l'honneur d'être, à le taquiner sur son snobisme. Avec la franc-maçonnerie, ce cercle privilégié avait en commun qu'on s'y reconnaissait par quelque signe discret qu'une règle non écrite m'oblige encore ici à taire. Mais nul besoin de cooptation ou de période probatoire pour y être adoubé. Une fois admis, l'impétrant pouvait se moquer de Blonville avec le même sarcasme que le plus ancien compagnon. Car c'était bien un compagnonnage que JRB avait institué. Un jour où je lui demandais à quoi les *happy few* ressemblaient le plus, Blonville me répondit : « À l'Ordre de la Libération, *my dear* ! Je décide seul qui peut me critiquer. » Et comme je l'interrogeais sur ses critères, il m'avait expliqué : « C'est fort simple : je connais mes défauts. Pour avoir le droit de se moquer de moi, il faut n'en posséder aucun. » Longtemps je me suis interrogé sur ce qui poussait Jean-Raoul à laisser, dans son personnage public, l'homme d'esprit s'effacer derrière le snob incorrigible dont il donnait l'image. « Cela me permet de voir qui juge sur l'apparence », m'avait-il doctement expliqué.

– De Blonville! De Blonville! De Blonville! insista la Vadoche, me réveillant des méandres de cette discussion passée où je m'étais envasé. Quand on vous dit de Blonville, c'est de Blonville. Si vous n'écoutez pas plus les partenaires sociaux, je vous préviens aimablement que ça risque de mal se passer pour vous.

Paris valait une messe ; la paix sociale valait bien la particule que la Vadoche, ci-devant secrétaire du comité d'entreprise, tenait à accoler à Blonville. Il faut parfois savoir perdre une bataille pour gagner la guerre. Quoique décidé à capituler, je ne voulais cependant pas rendre les armes sans combattre, comme l'eût fait ce poltron de Blonville. Pas plus que son snobisme, je n'avais sa lâcheté.

– Va pour de Blonville, si vous le dites, acquiesçai-je. Mais une question quand même : d'où vous vient cette certitude qu'il faut une particule ?

Tel le physicien qui calcule le boson avant de pouvoir l'observer, la Vadoche m'expliqua que, bien qu'elle ne fût jamais attestée, tout dans le personnage de Blonville suggérait la nécessité d'une particule : son prénom, d'abord, qui révélait chez ses parents une volonté manifeste de s'élever ; l'écusson de son blazer, d'azur à la bande cousue de gueules chargée d'un léopard d'or, comme le blason de cette cousine fauchée de Cabourg dont il portait le nom ; enfin son goût pour le *name dropping* qui signait un évident besoin de relever le sien. Dans le peu de temps disponible qu'il lui restait en dehors de ses heures de délégation syndicale, la Vadoche était chargée de tenir à jour notre annuaire électronique. Comme le Bottin Mondain, son fichier faisait foi. Personne, autour de la table, ne contesta la particule avec laquelle elle y avait inscrit Blonville et qu'il a depuis conservée. Je m'inclinai.

Comme ceux des familles, les secrets des entreprises émergent tôt ou tard. Je finis par apprendre que la Vadoche était née Vadoche de Beauvilliers et que son premier geste, quand on lui avait confié la gestion de l'annuaire, avait été de guillotiner son nom, tant elle détestait ceux qui le portaient entier. Dans une sorte de parallélisme inversé des formes, c'est en anoblissant Blonville qu'elle avait exprimé l'antipathie qu'il lui inspirait. Par la haine qu'une déléguée syndicale portait à son milieu, Jean-Raoul obtint ainsi, un jour de comité d'entreprise, ce que le Conseil d'État lui avait toujours jusque-là refusé.

_

Dernier dîner à Balbec

 $2019_03_30_21_30_10_pastiches proustiens. docx$

Tout ce que j'admirais tant chez Bergotte, la souplesse de ses longues phrases, la douceur des images, que quelques mots suffisaient à polir comme une agate de verre, la richesse de la lumière dont il inondait certaines parties de ses récits, alors qu'il laissait plonger avec délicatesse d'autres pages dans une lente obscurité que, seul, un mot savant, mettait en relief, comme ces visages de Rembrandt, dont Swann disait qu'ils étaient baignés d'une moitié d'éternité, soit qu'ils évoquassent pour lui l'essence du péché ou du vice, soit qu'au contraire ils lui donnassent l'espoir du repenti ou de la vertu, tout ce que cette écriture contenait de secret, d'éblouissant et toutefois de si naturel, tout ce qui précisément enivrait mon esprit du charme d'une éloquence raffinée et poétique, je cherchais à en recueillir l'essence dans mon cœur, comme ces amants jaloux, qui rêvent à leur bonheur, bien des heures après le départ de leur maîtresse, une joue enflammée contre le gant de soie blanche, qu'elle aura oublié sur le petit secrétaire en bois de rose dans lequel il enferme les précieuses lettres qu'il reçoit d'elle. La souffrance de ne pouvoir saisir l'invisible fil des phrases, la capricieuse mélodie des mots, dont la profondeur résonnait tantôt comme le bourdon de lointaines cloches de bronze et tantôt comme le cristal d'une pendulette de salon, ou le frémissement des images qui, ici rappelait la translucide lumière d'un Watteau et là au contraire semblait gonfler de vie la chair nue d'un Caravage, était alors si puissante que je devais m'abandonner au désespoir de ne pouvoir écrire que quelques banalités, à peine plus colorées que ces lanternes japonaises dont j'avais admiré la frêle lumière dans le jardin d'Elstir, et que Madame Verdurin appelait des ailes d'elfe, parce qu'elle trouvait leur imperceptible balancement dans l'air du soir semblable à un nuage de moustiques.

J'abandonnais alors mon bureau, refermant l'écritoire que ma grand-mère m'avait offerte l'année avant sa mort, alors que nous quittions Paris, en me recommandant de ne jamais oublier de le faire suivre dans mes voyages, comme elle imaginait, sans aucun doute, que Madame de Sévigné avait dû, elle aussi, faire suivre le sien, et nourrissait peut-être l'espoir que ce cadeau me rappelât longtemps son beau visage, penché au-dessus de mon front, dont la quiétude semblait rayonner d'une lumière aussi surnaturelle que celle qui entoure le visage des saintes. Ce souvenir mêlait à mon désespoir une autre souffrance, qu'il m'était parfois impossible d'apaiser, sans fondre en sanglots sur la page inachevée que j'avais si lâchement renoncé à terminer, parce que j'eusse voulu lui donner la puissance d'une page de Bergotte ou la beauté d'un sonnet de Ronsard. Je cherchais en vain un prétexte pour éloigner de ma pensée la terrible douleur de mon impuissance et, comme nous le faisons tous, lorsque nous apprenons que la femme que nous aimons nous trompe avec un inconnu dont nous ignorons le visage, la voix et souvent jusque au nom, je décidai de m'habiller pour aller dîner, enfouissant dans ma mémoire les impressions subtiles et délicates que j'avais ressenties devant un coucher du soleil dont la mer en perpétuel mouvement reflétait l'immobilité par éclat,

comme le vitrail d'une cathédrale qui aurait emprisonné le mauve du ciel, le rose de l'horizon et l'émeraude de l'eau dans des lacets de plomb et d'argent.

Je sonnais Françoise, qui exceptionnellent cette année-là nous avez accompagnés à contre cœur, ayant renoncé pour nous à passer l'été près de sa fille à Roussainville. Dès qu'elle entra dans ma chambre, avec l'instinct d'un animal qui flaire une blessure à vif, elle jeta sur moi un regard courroucé me disant : « Monsieur a l'air bien *petit* ce soir pour sortir dans cet état. Monsieur devrait dîner en *privauté* dans sa chambre. L'air humide et froid n'est pas bon pour une nature aussi sensible aux courants d'air comme l'est Monsieur. » Je savais que Françoise aurait préféré me voir étouffer dans ma chambre plutôt que d'attendre fidèlement que je revinsse me coucher après un long dîner. Elle grommela quelques mots incompréhensibles, comme elle avait souvent dû le faire devant ma tante Léonie, lorsque celle-ci lui imposait une tâche dont Françoise se jugeait indigne et dont l'accomplissement n'entrait pas dans la représentation qu'elle se faisait de son devoir envers ma tante.

Je descendis à la salle à manger, empruntant le grand escalier qui déployait son tapis rouge d'étage en étage, tel un torrent de sang rajoutant aux fausses colonnes de chaque palier cette dramatique grandeur que les scènes d'opéra offrent en écrin aux plus déchirants drames de leur répertoire lyrique, et, arrivé à son pied, je franchis la double porte en miroir de la grande salle comme Othello convaincu de l'infidélité de Desdémone ou Orphée brisant le charme aux portes du Ténare. J'aperçus alors, à une distance, Legrandin à la table de sa sœur, Madame de Cambremer, et ne sachant pas si je devais les saluer ou prétendre de ne pas les avoir reconnus, je pris le parti de m'asseoir à une table suffisamment éloignée de la leur pour rendre l'une ou l'autre de mes attitudes naturelle. De la table, où j'avais choisi de m'asseoir, je pouvais parfaitement observer Legrandin, que je n'avais pas revu depuis Combray, et que le temps avait figé sous un masque d'une extraordinaire impassibilité. Seuls ses yeux traduisaient l'intensité de son observation en reflétant l'effervescence d'une intelligence avide à percer les pensées de son entourage. Comme ces obscures statues de chevaliers sculptées aux porches des églises, tout son être semblait avoir été raviné par des siècles de pluie, de grêle, de vent ou de soleil, et, figé dans une représentation allégorique de la mort, il offrait au regard cette froideur des pierres griffées par l'outrage des siècles et l'indifférence de la nature. Je me rappelais, avec tristesse, l'étonnante vigueur des efforts qu'il avait à plusieurs reprises déployés pour ne pas répondre aux questions de mon père, qui cherchait à savoir s'il avait des parents, des amis ou même des connaissances sur cette partie de la côte normande, où mes parents avaient décidé cet été-là de m'envoyer, et d'où Legrandin avait essayé de m'éloigner par d'incompréhensibles propos et de mystérieux anathèmes qui avaient eu pour principal effet de faire naître entre lui et ma famille une distance que ma grand-tante jugeait convenable de prendre avec un être aussi fantasque.

Je vis le maître d'hôtel s'approcher de la table de la marquise, et je lus sur le visage de Madame de Cambremer une expression de surprise que je devinais être l'effet qu'avait produit la nouvelle que je dînais tout près d'eux, nouvelle que le maître d'hôtel avait eu le zèle de lui annoncer dans l'espoir de prendre aux yeux de la marquise l'importance qu'elle ne lui aurait peut-être pas accordée, s'il n'avait pas eu l'audace de cette initiative. Elle me fit dire de rejoindre sa table. La délicatesse des propos de la marquise sur tel ou tel parent, le souvenir de ma grand-mère dont elle se rappelait l'absence avec une réelle tristesse, les paroles de bonté qu'elle avait envers mes parents, dont elle jugeait la compagnie bien plus agréable que celle du Grand-Duc ou de la Princesse de Parme, et l'intérêt en général qu'elle portait aux moindres détails de la vie de ceux dont elle partageait la compagnie, dissipèrent ma mélancolie et mon désespoir comme un enchantement.

Legrandin croyant alors me flatter en se rappelant quelques détails de ma vie à Combray me dit avec un aimable sourire : « Je me souviens fort bien de votre admiration pour Bergotte, admiration que nous partageons tous pour ce qu'il a l'âme d'un ange et la sensibilité d'un martyre ». Touché par la justesse de cette remarque, je poursuivis la conversation sur Bergotte avec d'autant plus de joie que je recherchais toujours à découvrir le secret de son art et de sa perfection littéraire. La marquise, profitant d'un bref silence dans notre conversation, s'empressa d'ajouter « On le dit hélas au plus mal, et ce ne serait être l'affaire que de quelques jours avant que nous ne le perdrions ». La brutalité de cette nouvelle qu'aucuns journaux n'avaient encore publiée, et que la marquise tenait sans aucun doute d'une source incontestée, peut-être même de la bouche d'amis ou de parents proches de Bergotte, engendra dans mon esprit une douleur inconnue, perçante, et aveugle que je ne pus cacher aux yeux de la marquise et de Legrandin. « Mon Dieu, me dit-elle, me pardonnerez-vous d'avoir réveillé en vous la douloureuse mémoire de la mort de votre grand-mère par mon imprudent propos ? » Alors, comme si, séparé de ma tristesse, le monde se pétrifiait sous mes yeux en un bloc de marbre noir, je comprenais que la mort de Bergotte était entrée en moi par le biais d'un fait divers dont bientôt j'apprendrais la nouvelle dans les journaux, dans lesquels j'aurais pu tout aussi bien lire les détails d'une révolte en Macédoine ou ceux du couronnement d'Edouard VII, et non, comme l'avez été celle de ma grand-mère par une veille interminable à son chevet que nous quittions plus, convaincus de pouvoir repousser l'ultime seconde de la vie au-delà même de son dernier souffle. Le regard en effet que nous portons sur les êtres qui nous quittent pour toujours ne nous permet pas de mesurer la distance qui nous séparera d'eux parce que nous contemplons la vie et la mort comme deux états successifs de notre être, alors qu'ils sont l'essence même de toute notre existence et aussi inséparables l'un de l'autre que notre mémoire l'est de notre conscience. Je quittai alors la table de la marquise avec l'illusion de lui avoir donné une occasion de me prouver son amitié, et saluant Legrandin, comme je l'aurais fait d'un voisin à Combray, je disparus dans le hall, comme une ombre, me mêlant à la foule des convives qui commençaient à quitter la salle de restaurant.

_

Les vacances du cœur

 $2019_03_31_20_17_57_pastic he proust les vacances du coeur. docx$

Si intimidantes que fussent toujours pour moi les veilles de départ, celle-ci devait l'être tout particulièrement, puisqu'il s'agissait cette fois-ci de partager le séjour aux sports d'hiver de la famille Duchesne. Après d'interminables mises en gardes, Maman avait finalement consenti à me laisser accompagner mon ami Amaury en Suisse. Nous nous étions rencontrés l'an dernier, lors de mon entrée en sixième au Collège Saint-Dominique où, par le plus grand des hasards nous nous retrouvâmes assis côte à côte pour la leçon de latin dispensée par M. Turpin. Tandis que j'atteignais au comble de l'ahurissement devant cette langue mystérieuse, son sourire compatissant m'avait distrait pour un bref instant de l'étude du gérondif absolu. Cependant que son regard pétillant au travers de ses lunettes cerclées d'écailles se portait avec une amicale bienveillance sur mon visage confus, il glissa discrètement vers moi sa version admirablement rédigée; et je vis alors sur ces deux pages piquetées d'une écriture régulière et penchée, scintiller comme autant d'astres sombres d'innombrables locutions dont les sonorités solennelles me rappelaient les longues litanies entendues chaque dimanche à la chapelle de Saint-Eustache, durant ces belles cérémonies auxquelles mes parents et moi-même ne manquions jamais de nous rendre, bien plutôt d'ailleurs par tradition familiale immémoriale que par dévotion véritable. Venait alors de se nouer une amitié longue et constante, qui devait m'amener, moins de deux ans plus tard, à partager pour mon plus vif bonheur la villégiature helvétique où Amaury allait chaque année passer des vacances « à la neige », selon l'expression consacrée, laquelle a pour avantage principal de désigner sans ambiguïté, par métonymie, l'objet premier des désirs de tous ceux dont, une fois par an, les automobiles allaient encombrer les chaussées d'altitude, se précipitant vers les cimes ainsi qu'un interminable cortège d'animaux mécaniques, pour l'accomplissement mystérieux mais aussi nécessaire que régulier d'une migration moderne dont les délassements sportifs étaient l'ultime motif. Cette nuit-là, alors qu'une pluie sale tombait avec acharnement contre la fenêtre de ma chambre, je m'endormis en songeant à d'infinies étendues opalines, poudroyantes au soleil des sommets, à la surface desquelles dansaient, entre mille étincelles splendides, de petits êtres comiques, qui lançaient vers l'azur les longs bâtons dont leurs bras étaient prolongés, et dessinaient sur la blancheur du sol d'interminables sillons spiralés, qui allaient s'entrecroisant au loin, derrière des sombres touffes de sapins dont les pointes altières, dodelinant au vent, semblaient caresser le ciel avec douceur.

Bien que progressant à une vitesse excessivement prudente, la voiture serpentait avec obstination sur les sinuosités d'une étroite route de montagne, tandis qu'en contrebas le Rhône disparaissait peu à peu sous d'épaisses couches de nuages dans lesquelles nous nous enfoncions en espérant surgir bientôt dans l'éclatante lumière du blanc soleil helvétique. Tassé au fond des sièges molletonnées de la Mercedes familiale conduite d'une main hésitante par Monsieur Duchesne qui,

semblables en cela à tant d'autres Français dès lors qu'ils outrepassent les frontières de leur propre pays, perdait conjointement sur les routes étrangères de sa superbe et de son assurance, je fus soudain saisi d'une insidieuse torpeur. Je sentis mon estomac se nouer peu à peu, cependant qu'un étau, timide encore, se refermait sur mes tempes. Amaury, profondément plongé dans la lecture des Bijoux de la Castafiore, paraissait bien loin de partager le croissant malaise qui m'envahissait. Tentant maladroitement de me redresser afin de fixer un point à l'horizon, mon regard découvrit dans le rétroviseur intérieur l'ovale harmonieux du visage soudainement livide de Madame Duchesne. Par une inexplicable coïncidence, ce fut cet instant qu'elle choisit pour presser anxieusement le bras de son mari ; et lui glisser d'une voix faible et distinguée : « Mon chéri, peux-tu arrêter la voiture ? Je ne me sens pas très bien ». Notre ascension fut prolongée de deux ou trois autres immobilisations nécessaires à l'équilibre des flux gastriques de la passagère fragile, qui me permirent, dans un silence que je bénissais longuement car il m'évitait le ridicule d'exposer à d'autres que moi-même les faiblesses de ma propre oreille interne, d'atteindre le village de Verbier, notre destination, sans autre désagrément qu'une persistante mais légère nausée. Le chalet où nous arrivâmes était somptueux ; mais je n'eus guère le temps d'en découvrir alors les charmes, car l'excitation de mon ami Amaury était si grande qu'il obtint sans peine de ses parents que, sans prendre même le temps de défaire nos valises, nous entreprenions immédiatement notre première conquête des pistes. Nul n'y trouva à redire, et une heure plus tard, nous étions installés, deux par deux, sur les inconfortables sièges d'une remontée mécanique dont les câbles disparaissaient, au-dessus de nos têtes, dans les étincellements incessants de la lumière de midi.

Malgré le ridicule que donnent aux corps et à la démarche cette pesanteur vestimentaire propre aux sportifs des sommets, pesanteur si semblables à celles des astronautes qui, de leur pas lent et lourd agitent leurs formes obèses dans le silence infini de ces espaces immaculés, ou plutôt à la démarche maladroite de ces drôles d'animaux incapable de voler et qui se déplacent pourtant vaillamment en file indienne au flanc des longues dunes enneigées de la calotte glaciaire, Madame Duchesne gardait, engoncée dans sa tenue bariolée, l'élégance si distinctive de ces femmes indolentes et oisives dont sont peuplés les beaux appartements du centre de Paris. Elle portait la doudoune à ravir. J'observais du coin de l'œil les ondulations que provoquait dans ses cheveux la lumière réfléchie par les étendues opalescentes dont l'agressive clarté ne parvenait pas à égaler les scintillations profondes de ses yeux. Raidis par le froid et la timidité, je n'osais entamer la conversation, quand soudain s'interrompit le grincement régulier de la remontée mécanique, et avec elle notre ascension. Aux grands gestes du père d'Amaury installé dans le télésiège devant nous, je devinais qu'il tentait de nommer, en les désignant de ses doigts épaissis par de vieux gants noirs, les

différents massifs qui nous entouraient. Entre deux bourrasques bruyantes, je distinguais quelques brides de ses explications géographiques : « Tu vois Amaury, là-bas c'est le col des Aiguillettes, et derrière, c'est le massif de la Grande Chevreuse où culmine la dent du Guignol... ». Les mouvements excessivement enthousiastes de Monsieur Duchesne imprimaient au télésiège dans lequel il se trouvait une oscillation dont l'amplitude grandissante me terrifiait.

Alors, un incontrôlable réflexe me fit saisir la main dégantée de Madame Duchesne ; le contact impromptu de sa peau provoqua en moi un indicible trouble. Quoique surprise, mais toujours bienveillante et maternelle, elle se tourna vers moi et me dit d'un air grave, en esquissant un léger sourire : « Un grand garçon comme toi, ça n'a peur, n'est-ce pas ? ». Soudain percé à jour dans ma lâcheté enfantine, comme dénudé par son regard en dépit des multiples couches de vêtements qui recouvraient mon corps chétif, je puisais aux plus profondes sources de mon courage pour lui assener d'un ton que j'espérais assuré, malgré ma voix tremblotante : « Quand je suis avec vous, je n'ai peur de rien ». Le lent crissement métallique qui annonçait la reprise de notre ascension accompagna comme un contrepoint glaçant le rire nerveusement retenu de Madame Duchesne. Ce fut la première et l'ultime tentative, de ma part, de faire un compliment à cette femme dont la prestance infinie me fascinait, et qui devait désormais me paralyser au point de tenir toujours contenues au fond de ma gorge toutes les faramineuses formules que je rêvais de pouvoir lui jeter au visage ainsi qu'un bouquet d'odorantes roses blanches, avec autant d'élégance qu'elle n'en mettait à me relever en riant lorsque, débutant maladroit, je tombais tête la première dans la neige, à ses côtés. Je me contentais donc, par la suite, de l'admirer en silence; et les mille roses de mon émerveillement devaient rester à jamais fleurissantes pour moi seul, dans un coin secret de mon âme où elles avaient pour seul vase ma timidité maladive.

Quelques jours plus tard, j'étais à nouveau assis à l'arrière de la berline aux sièges profonds, où je m'enfonçais inexorablement, malgré mon désir ardent de me hausser le col afin de pouvoir contempler, défilant sous la fenêtre, les béantes splendeurs des vallons où nous allions, sinueusement, avec lenteur, presqu'avec langueur, comme si la voiture elle-même espérait pouvoir prolonger encore de quelques instants, volés à l'inévitable conclusion, les délices innombrables des sommets. Le soleil déclinait ; il enflammait un interminable mur que notre automobile avait à longer avant d'arriver au fond de la vallée, mur sur lequel l'ombre de la voiture, projeté par le couchant, se détachait en noir du fond rougeâtre, comme un char funèbre de terre cuite de Pompéi. C'était l'heure du retour.

Catégorie Scolaire

CATEGORIE SCOLAIRE 65

-

« Hou, hou, hou, hou. »

 $2019_01_21_19_40_25_houhouhou.odt$

Vingt ans déjà que la fièvre de vivre et toutes les fioritures de la jeunesse m'avaient quitté, quand un samedi matin, à l'heure où j'avais l'habitude de dormir, Robert de Saint-Loup, sachant que j'étais libre aujourd'hui, m'envoya un sms qui me conviait à venir dîner le soir même. Et, venant de lui, je ne pus refuser, même si, en vérité, je ne m'enchantai guère de cette nouvelle qui me priverait d'heures précieuses pour écrire.

Nonobstant, je décidai d'aller flâner du côté des Champs-Élysées, en quête d'un présent à lui offrir. Étranger au spectacle qui s'offrait à moi, je marchais machinalement, fixant un point au loin audessus de la foule. La rue, plus belle, plus bondée et plus bruyante que jamais en ce jour d'emplettes, m'emportait dans les avenues moins luxueuses de Paris, quand le téléphone d'une passante sonna près de moi, m'arrachant subitement à mes brumeuses pensées. Ce n'était pas une sonnerie traditionnelle, mais un écho fantomatique, un « Hou, hou, hou, hou » qui me tétanisa. Mélodie oubliée, morceau enchanteur, éclatant retour du passé, la sonnerie, de ses quelques notes divines, m'avait précipité dans un repli insoupçonné de mon esprit. Je restai paralysé, empreint d'une sensation de joie dont je ne connaissais pas l'origine. Cependant, j'avais beau essayer de me souvenir, la sensation diminuait et la sonnerie aussi, au rythme des pas de la femme qui s'éloignait. Et moi, statique et prisonnier de cette rue, j'essayais péniblement de crocheter la porte qui mène aux souterrains de ma mémoire. Cette impression si délicieuse que le temps ruisselle sur moi sans y laisser de trace, que la mort elle-même ne peut m'atteindre, je m'y accrochais, essayant en vain de sortir de l'oubli ce frêle moment de plénitude.

Pourquoi ce simple son, de mon être, faisait-il réapparaître autant de sensations si miraculeuses? Comment pourrais-je, de cette sonnerie, faire ressurgir un souvenir si longtemps oublié? Maintenant que le bruit s'était évanoui, la tâche m'était plus ardue, mon esprit déjà s'évadait, et avec lui les vestiges du passé. Mais soudain, émergeant de l'obscurité, m'enveloppant de sa tendresse et me ramenant là où je ne saurais aller seul, m'apparut, plus clair, plus authentique, plus puissant encore, telle une clé ouvrant la porte de ma mémoire, ce souvenir délaissé : ce son, c'était le même que celui du jouet enfantin qu'avec ma mère nous ressortions chaque fois qu'Halloween approchait et qui, lorsqu'il s'allumait, faisait ce fameux « Hou, hou, hou, hou, hou ».

Ainsi, même après vingt ans, cette sonnerie des plus inhabituelles est restée, comme une précieuse antiquité, enfermée dans le recueil de mes souvenirs, attendant que l'on vienne la libérer. Et je ne sais pourquoi, dès que je l'eus retrouvée, comme le dessert après le plat, ma mère, mon père, ma grand-mère et les autres, le repas d'Halloween, les moments festifs et toute mon enfance, me sont apparus, faisant renaître des bonheurs d'antan.

Pastiche n	ı°2
------------	-----

-

La face cachée de la modernité

 $2019_03_29_19_09_37_la face cache edela modernite___.odt$

Quand Swann aperçut sur Instagram son image émergeant d'un océan de profils, la première impression qu'il eut d'elle fut "un bon feeling" (comme on disait à l'époque). Elle s'appelait Odette. Sur la seule photo qui lui était accessible, il remarqua qu'elle portait à merveille une magnifique petite robe noire ; elle avait aussi les épaules dénudées, ce qui ne mangua pas de faire circuler chez lui un courant électrique du sommet de la tête à la pointe des orteils. Ses cheveux noirs et longs incitaient le regard du jeune homme à descendre encore plus bas, réflexe qu'il ne pensait pas à remettre en question – même s'il aurait dû. Elle était en train de danser (sûrement du flamenco, à en juger par la position qu'elle tenait) de la même façon que pouvaient le faire ces magnifiques Espagnoles, et son regard de braise frappa en plein cœur Swann qui ne pensait déjà plus qu'à la rencontrer. Ses yeux lui semblèrent plus profonds que la fosse des Mariannes elle-même (même si l'effet pouvait être dû à un filtre). Elle offrait au spectateur ces magnifiques perles bleues qu'il jugea d'une extrême rareté et qui illuminaient son teint bronzé couleur caramel, comme ceux que l'on achète en Bretagne parfumés au beurre salé de Guérande, un teint bronzé avec des reflets dorés, telles les madeleines de sa grand-mère tout juste sorties du four, qui lui rappelaient tant de bons souvenirs et émerveillaient tous ses sens jamais rassasiés. Oui, l'enchanteresse venait de l'envoûter, comme Madame Arnoux avait envoûté Frédéric Moreau, et le mouvement de sa robe l'incitait à imaginer quelles autres splendeurs elle dissimulait. Elle occupa vite la moindre de ses pensées, devint pour lui une obsession : elle était un ange, un calice, une véritable œuvre d'art dont il s'imaginait déjà seul propriétaire; mais cette image virtuelle n'était qu'une partie, une toute partie, un iota de sa personne, qui ne contentait pas son envie dévorante de la posséder.

Au bout d'un mois, Swann la croisa au lycée, dans le couloir du bâtiment D – lettre annonçant déjà la déception à venir. En se précipitant vers elle (par sa simple apparition, elle avait effacé la grisaille des sols mal entretenus, les déceptions quotidiennes et la mauvaise humeur matinale), il entendit ce soleil glacial médire d'un de ses camarades dans le seul but de faire rire ses amies, avec un regard à présent dédaigneux et méprisant. On dit souvent que l'amour rend aveugle, mais lorsque l'amour se dissipe, nous retrouvons la vue en même temps que les défauts de l'être aimé. Devenu maintenant plus accessible, le chef-d'œuvre était pourtant gâché. Fortement blessé par l'attitude de la femme de ses rêves, Swann ne garda comme souvenir de cette romance que la leçon qu'il en tira : il réalisa qu'il existait une réelle différence entre le monde virtuel et la vie, la vraie, celle de tous les jours, qui nous définit et nous montre qui nous sommes réellement, et si nous savons distinguer le vrai du faux.